

Article paru dans

L. DEROUSSEAU & J. VERMEYLEN (éds), *Figures de David à travers la Bible*.
XVII^e Congrès de l'ACFEB - Lille 1-5 septembre 1997
(Lectio Divina 177), Paris, Cerf, 1999, p. 75-112.

DAVID ROI, DE GOLIATH À BETHSABÉE

Aspects de la figure de David
dans les livres de Samuel
André WÉNIN

L'histoire de David dans les livres de Samuel et le début du premier livre des Rois est un long récit qui explore avec un art consommé de la narration les questions fondamentales liées à la royauté. Certes, on n'y trouvera pas de théories sur l'usage du pouvoir, sur l'art de la diplomatie et de la guerre, sur les dangers de la violence et du sexe, sur ce qui fait la grandeur d'un roi et ce qui entraîne sa déchéance, ou que sais-je encore. Pourtant cette histoire est de nature à nourrir une réflexion en profondeur sur la royauté et sur l'exercice du pouvoir en lien avec la foi au Dieu d'Israël. En ce sens, une des questions cruciales qui parcourt l'histoire de David est celle de la légitimité du pouvoir royal.

Officiellement, David monte sur le trône après la disparition de Saül et il reste roi jusqu'à sa mort¹. Mais ces dates qu'enregistre le narrateur de l'histoire deutéronomiste sont de l'ordre de l'apparence. Or, juste avant l'entrée en scène de David, ce même narrateur nous donne à entendre le reproche que Dieu fait en secret à Samuel : « *Ne regarde pas l'apparence* » (16, 7). Il y a là un avertissement pour le lecteur, une invitation à ne pas en rester à la surface de l'histoire qu'il lit. Dès lors la question se pose : qu'en est-il en réalité de la royauté de David ? La réponse que je voudrais tenter d'illustrer est simple. David est roi de Goliath à Urie. D'une part, en effet, sa victoire sur Goliath constitue pour lui la confirmation de son onction secrète et révèle aux yeux de tous son aptitude à être un roi légitime. D'autre part, le meurtre d'Urie sonne le glas de sa royauté et entraîne son irrémédiable déclin. Certes, David ne perd pas le trône à ce moment-là, pas plus qu'il ne s'en était emparé au lendemain de sa victoire dans la vallée du Térébinthe. Mais en profondeur, la mort d'Urie annonce la fin de son règne, tout comme la mort de Goliath l'avait inauguré².

¹ David est roi de Juda en 2 S 2, 4.11 (7 ans), roi de Juda et Israël en 5, 3-5 (33 ans en plus). Ces données sont reprises à la mort de David (1 R 2, 11).

² Pour beaucoup, le meurtre d'Urie fait basculer la vie de David vers son côté sombre, où son pouvoir royal est largement contesté : la succession est désormais ouverte. Voir en ce sens, p. ex., R.A. CARLSON, *David, the Chosen King*. A Traditio-Historical Approach of the Second

La perspective que j'adopte dans mon exploration de l'histoire de David est, on l'aura compris, celle de l'approche narrative. Mon propos ne visera pas la figure historique de David, mais son personnage littéraire. Il s'agit donc de voir comment le narrateur parle de David et le donne à voir, quel jugement direct ou indirect il pose sur lui, sur ses paroles et ses actes. C'est ainsi en effet qu'il élabore page après page son portrait du roi légitime.

I. LE BERGER DEVIENT ROI (1 S 16–18)

1. Le double commencement d'un jeune pâtre

Du point de vue de l'analyse narrative, les répétitions et autres reprises que l'historien perçoit comme des doublets ou des « versions concurrentes »³ apparaissent en réalité comme l'un des traits majeurs de l'art narratif de la Bible. Son mérite principal est de permettre grâce à la multiplication des points de vue une lecture « en relief » des faits racontés et des personnages qui y sont impliqués⁴.

L'histoire de David commence précisément par une de ces répétitions. Le chapitre 16 du premier livre de Samuel raconte en effet comment David, le fils de Jessé, le benjamin qui est avec le troupeau, est désigné au milieu de ses aînés pour être sacré roi à la place de Saül. Puis, alors que Saül et ses serviteurs ignorent ce qui a eu lieu à Bethléem, ils font venir le oint à la cour pour tenir compagnie au roi et calmer ses crises. Juxtaposés de façon abrupte en 1 S 16, ces deux tableaux sont repris et articulés dans un récit beaucoup plus long aux chapitres 17 et 18. Ainsi, au départ, le plus jeune fils de Jessé laisse à nouveau le troupeau de son père pour rejoindre ses frères au front, et là, en triomphant de Goliath, il assume la fonction royale du libérateur menant son peuple à la victoire. Après quoi Saül garde auprès de lui ce David dont la musique est censée lui ramener la sérénité, mais dont la présence lui cause le plus grand des tourments (18, 2.10).

Book of Samuel, Stockholm, 1964, p. 152-153 ; David M. GUNN, *The Story of King David. Genre and Interpretation*, Sheffield, JSOT Press, coll. « Journal for the Study of The Old Testament. Supplement Series » 6, 1978, p. 88-89 ; Meir STERNBERG, *The Poetics of Biblical Narrative. Ideological Literature and the Drama of Reading*, Bloomington, Indiana Univ. Press, 1985, p. 528-529 (n. 30).

³ L'expression est de André CAQUOT & Philippe DE ROBERT, *Les livres de Samuel*, Genève, Labor et Fides, coll. « Commentaire de l'A.T. » 6, 1994, p. 189.

⁴ Voir en ce sens le long développement de Robert ALTER, *The Art of Biblical Narrative*, London-Sydney, George Allen & Unwin, 1981, p. 131-154. Un exemple fameux est l'accession de Saül à la royauté qui fait l'objet de trois récits : l'onction par Samuel (9, 1-10, 16), le tirage au sort à Miçpa (10, 17-25) et la confirmation après la victoire de Yabesh (11, 1-15). L'étude des trois récits permet de voir comment chacun d'eux éclaire des traits particuliers de la figure du premier roi : voir André WÉNIN, *Samuel et l'instauration de la monarchie (1 S 1-12)*. Une recherche littéraire sur le personnage, Frankfurt.a.M., Peter Lang, coll. « Publications Universitaires Européennes » XXIII/342, 1988, p. 151-204.

Les nombreux points de contact entre ces deux récits ne peuvent être traités en détail ici⁵. Même si certains d'entre eux créent d'apparentes inconséquences⁶, tous témoignent de ce que les deux pages visent bien une seule et même réalité : le devenir roi de David. Certes, le discours narratif implique que les scènes soient disposées selon une séquence temporelle, et ce n'est pas sans signification, du reste. Mais les répétitions servent à rappeler au lecteur qu'il lui faut aussi superposer ces récits s'il veut acquérir une vision moins fragmentée, plus nuancée, plus riche aussi de la signification des événements qu'ils racontent. L'examen des différences permet de cerner la perspective propre de chaque récit et de mesurer ainsi leur apport spécifique. Voyons donc les différences de fond entre les deux entrées en matière de David.

1. Le récit du chapitre 16 se déroule dans deux cercles privés – la famille de Jessé et les proches de Saül. Dans ces milieux restreints, les choses se passent sans tension pour le jeune homme pour qui le roi se prend d'amitié. Mais l'horizon s'élargit rapidement à la scène publique de la guerre entre Israël et Philistins. Là, David se trouve plongé au cœur de conflits multiples et devient un personnage public, suite à sa victoire inattendue sur Goliath. Mais Saül qui apprécie tant le David privé ne peut tolérer son personnage public de

⁵ Parmi les points de contact, il y a d'abord les liens familiaux de David. Il est le fils de Jessé le Bethléémite (16, 1 et 17, 12) et est présenté comme tel à Saül (16, 18 et 17, 55-58) ; il est le plus jeune (16, 11 et 17, 14) après sept frères (16, 10 et 17, 12) et les noms des trois aînés sont répétés (Éliab, Abinadab, Shamma : 16, 6-9 et 17, 13-14). Sa tâche familiale est le soin du troupeau (16, 11.19 et 17, 15.20.34), mais il y est soustrait pour une autre tâche (16, 12-13 ; 17, 17-19). Lorsqu'il va en mission, il est porteur de vivres (16, 20 et 17, 17-18) et de vie pour ceux qu'il rejoint (16, 23 et 17, 51-52). Ce qui retient l'attention chez lui est son bel aspect (16, 12.18 et 17, 42), mais le Seigneur souligne qu'il ne faut pas se fier aux apparences car la réalité est cachée (16, 7, illustré en 17, 32-37.42-47). Les qualités énumérées par le serviteur qui parle de lui devant Saül en 16, 18 sont surprenantes à cet endroit du ch. 16, et elles semblent viser plutôt Éliab. Néanmoins, elles anticipent clairement sur ce qui suit. Là, David se montre bon musicien (16, 23 ; 18, 10), brave (17, 32), homme de guerre (17, 33 et 34-35, puis 18, 13-14.26.30), intelligent en paroles (17, 26.29.34-37.45-47), et le Seigneur est avec lui (17, 37.45.47 ; 18, 12.14.28). Saül le prend chez lui comme musicien (16, 23 et 18, 10) à cause du mauvais esprit qui l'accable (16, 14-16 et 18, 10-12) mais aussi pour des fonctions militaires (16, 21 et 18, 5) ; il veut qu'il ne rentre pas chez son père (16, 22 et 18, 2). Le fait que ces multiples points de rapprochement concernent David indique que c'est lui qu'il faut apprendre à voir « en relief ». Autres convergences : Saül est un meurtrier potentiel (16, 2 et 18, 11.17-25), d'où la duplicité de Samuel (16, 2-5) pour tromper celle du roi (18, 17-25).

⁶ Exemple le plus flagrant, les questions de Saül concernant le père de David au moment du combat avec Goliath et par après (17, 55-58) semblent montrer que le roi ne connaît pas David. Cette incohérence est pourtant porteuse de sens, on le verra. Voir déjà p. ex. Jan P. FOKKELMAN, *Narrative Art and Poetry in the Books of Samuel*. Vol. II. *The Crossing Fates (I Sam. 13-31 & II Sam. 1)*, Assen-Maastricht, Van Gorcum, coll. « Studia Semitica Neerlandica » 23, 1986, p. 190-194 ; David W. GOODING, « An Approach to the Literary and Textual Problems in the David-Goliath Story », Dominique BARTHÉLEMY e.a., *The Story of David and Goliath*. Textual and Literary Criticism, Fribourg-Göttingen, Éd. Universitaires-Vandenhoeck & Ruprecht, coll. « Orbis biblicus et orientalis », 1986, p. 55-86 (p. 60-61) et 79-80 ; Robert POLZIN, *Samuel and the Deuteronomist*. A Literary Study of the Deuteronomic History. Part II, 1 Samuel, Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press, 1989, p. 173-176.

libérateur d'Israël, ce qui va déterminer la suite des relations tendues entre les deux oints du Seigneur⁷.

2. Au chapitre 16, David reste muet. N'agissant quasiment pas, il est au contraire l'objet passif des actions des autres : on le prend, on le fait venir, on l'envoie. Ses seules actions sont de venir chez Saül et de se tenir devant lui en jouant de la musique (v. 21.23). En revanche, au chapitre 17, dès son arrivée au front, il prend les choses en main de manière énergique. Ses discours sont d'une force peu commune, et ses actes confirment que ce ne sont pas des paroles en l'air. Dans ce cadre, le jeune pâtre, le paisible musicien du premier récit, montre qu'il possède une sacrée expérience de la lutte contre les fauves.

3. Par ailleurs, au chapitre 16, le Seigneur est l'acteur essentiel. Par l'intermédiaire de Samuel ou de ses esprits, il influe avec force sur le cours des événements en fonction de son rejet décisif de Saül (16, 1). En revanche, dans la victoire de David et ses suites immédiates (17, 1-18, 9), le narrateur ne le montre plus jamais à l'œuvre directement. Dans tout ce récit, il n'est présent que parce que David parle de lui pour le désigner comme le véritable sauveur. Aussi, d'un côté, la royauté de David procède d'un choix divin absolu, unilatéral et injustifié. De l'autre côté, elle s'appuie sur un agir libérateur éclatant dont l'initiative revient à David. Car c'est là la seule chose vérifiable aux yeux des témoins, même si les paroles du héros ne cessent de renvoyer, au-delà des apparences, à ce Dieu qui fait de lui un sauveur⁸.

D'emblée, la royauté de David s'inscrit donc dans un réseau multiple de tensions. Tension entre privé et public, entre secret et dévoilement et donc entre apparence et réalité, entre laisser-être et intervenir, entre libre choix de Dieu et initiative humaine. Tel est l'arrière-fond sur lequel se déroule en effet tout le récit de la vie de David, tels sont les paramètres dans lesquels s'inscrivent les traits essentiels de son personnage royal et de son évolution. La superposition des deux récits forme ainsi une introduction adéquate à l'histoire qui suit.

Dans les scènes inaugurales, la spécificité de la royauté de David est dessinée à l'aide d'une série de contrastes qui l'opposent, grosso modo, à celle, déchue, de Saül. Le ton est donné dès la première ligne, lorsque le Seigneur dit à Samuel qu'il a rejeté Saül pour qu'il ne soit plus roi sur Israël, mais qu'en revanche, il a « vu » parmi les fils de Jessé un roi pour lui (16, 1). Ainsi, la scène de l'onction de David rappelle par plus d'un trait celle du roi qu'il va remplacer. Le rôle de Samuel et son lien avec Dieu, l'ambiance de secret, le banquet de sacrifice, l'importance de l'aspect extérieur de l'élus, l'onction avec la corne d'huile, la venue de l'esprit de Dieu – toutes ces similitudes font ressortir la différence principale qui occupe le centre de la scène. Samuel se méprend à la vue d'Éliab, la réplique de Saül pour ce qui est de la stature (16, 7 ; voir 9, 2 et 10, 23). Mais comme ce dernier, Éliab est rejeté. Et c'est au

⁷ Voir Kenneth R.R. GROS LOUIS, « The Difficulty of Ruling well : King David of Israel », *Semeia* 8, 1977, p. 15-33 (p. 21-23).

⁸ Pour cette différence entre les ch. 16 et 17, voir surtout ALTER, *The Art of Biblical Narrative*, p. 149-152.

profit du benjamin, ce beau et jeune pâtre que Jessé n'avait pas pensé à inviter, à moins qu'il n'ait pas jugé bon de le faire⁹.

Le jeune homme retenu est décrit comme le « *petit* », « *berger dans le troupeau* » (*haqqatan w^ehinneh ro'eh basso'n*, 16, 11). Cette double qualification du fils de Jessé lors de sa première apparition dans le récit est capitale, comme tout ce qu'un narrateur dit en premier d'un personnage. Ainsi, avant toute chose, le futur roi est petit, à l'opposé du grand Éliab et de Saül, et il fait pâtre le petit bétail. Son nom n'est même pas prononcé. Il ne vient que plus tard dans la bouche de Saül demandant à Jessé de lui envoyer « *David, ton fils qui est dans le troupeau* » (v. 19).

Ce que Saül dit là étonne. Car, en fait de fils de Jessé, le courtisan de Saül avait décrit le musicien habile qui devait calmer les crises du roi comme un preux, un homme de guerre, beau parleur et bel homme, aimé du Seigneur (v. 18). Ce portrait correspond mieux à l'image qu'on pourrait se faire d'Éliab, par exemple, l'homme de belle taille dont Samuel lui-même a cru qu'il était l' élu du Seigneur et qui accompagne Saül à la guerre (17, 13-14). Pourtant ce n'est pas ce fils-là que Saül fait demander. Il réclame « celui qui est dans le troupeau ». Mais il ne faut pas perdre de vue que Saül s'est entendu signifier à deux reprises par Samuel que Dieu le rejetait. Aussi, peut-être préfère-t-il introduire chez lui le petit berger, plutôt que le preux, de peur de faire entrer à la cour un rival prêt à s'emparer d'un trône qu'il a déjà perdu¹⁰ ? Mais peut-être aussi le roi pressent-il que c'est du côté du pasteur que peut venir un salut ?

Toujours est-il que, dans chacun des deux tableaux initiaux, David est préféré à ses frères : au plus grand d'abord, puis au preux, à l'homme de guerre. Et face à ces qualités, qui sont aussi celles de Saül, la seule chose qui est soulignée chez David, tant par son père que par le roi, c'est sa qualité de berger. Or, ce thème de l'opposition entre le berger et le guerrier fait l'objet d'une emphase particulière dans le récit du duel entre David et Goliath, une page cruciale pour le devenir roi de David dans la mesure où elle raconte comment le choix du Seigneur reçoit la sanction des faits. Ceci donne à penser que l'opposition entre le pasteur et le guerrier est au cœur même de ce qui fait l'essentiel de la royauté de David. Il faut donc lire attentivement cet épisode.

2. Le pasteur du Seigneur face aux guerriers (1 S 17)

Suite à l'apparition inquiétante de Goliath (17, 4-7), suite à ses paroles menaçantes (v. 8-11), le narrateur introduit David une seconde fois. À l'arrogant guerrier qui sème la terreur, il oppose ainsi un jeune homme, un berger qui n'a pas même pu, à l'inverse de ses trois aînés, se joindre à l'armée

⁹ Voir Moshe GARSIEL, *The First Book of Samuel. A Literary Study of Comparative Structures, Analogies and Parallels*, Ramat-Gan, Revivim, 1985, p. 113-115 ; FOKKELMAN, *The Crossing Fates*, p. 125-131 ; André WÉNIN, *Samuel, juge et prophète*, Paris, Cerf, coll. « Cahiers Évangile » 89, 1994, p. 66.

¹⁰ S'il en est ainsi, c'est un premier trait de la cruelle ironie du récit à l'égard de Saül qui, avec David, ne cesse de choisir le pire lorsqu'il s'efforce d'éviter ce qui peut lui nuire. Voir p. ex. 18, 13-16.20-30.

de Saül (v. 12-22)¹¹. Car le narrateur précise que bien qu'il soit membre de l'entourage du roi, il rentre régulièrement chez son père pour paître le bétail (17, 15). Et c'est là qu'il se trouve lorsque Saül lève son armée pour résister à l'agression des Philistins.

Dans cette brève présentation de David, une série de répétitions fait clairement écho aux deux scènes du chapitre 16, l'onction par Samuel et la venue de David chez Saül. Des huit fils de Jessé, les trois « grands », Éliab, Abinadab et Shamma, ceux-là mêmes qui ont été écartés nommément par Samuel (16, 6-9), ont été recrutés pour aller à la guerre (17, 12-14). Au contraire, « le petit » (17, 14), celui dont le Seigneur a dit « oins-le, c'est lui » (16, 12), celui aussi dont Saül a fait son écuyer (16, 21), est revenu de la cour et a repris son occupation de berger dans la campagne de Bethléem (17, 15)¹². C'est alors que son père l'appelle à nouveau pour le service de ses frères et lui demande de faire un saut jusqu'au front pour leur porter des vivres et ramener de leurs nouvelles après les avoir « visité pour paix » alors qu'ils guerroyaient (v. 17-19)¹³.

Mais voilà : le berger ne confie à un gardien le bétail de son père que pour courir vers un autre troupeau en bien mauvaise posture (v. 20-21). Plus loin, pourtant, Éliab accuse son frère d'être un pâtre négligent qui, par curiosité futile, a laissé le troupeau dans le désert pour venir voir la guerre malgré tout (v. 28). Or, non seulement les faits lui donnent tort (voir v. 20). Ils sont aussi significatifs du genre de berger qu'est David. Car, au moment où son soldat de frère l'accable de reproches, le berger est justement en train de se soucier d'un peuple en proie à la honte d'un défi qui le laisse sans force et sans courage (v. 26). D'ailleurs, les paroles de David semblent éveiller un espoir chez les autres soldats qui s'empressent de rapporter à Saül les dires du jeune homme. On le voit, l'opposition entre guerrier et berger croît à mesure que le récit progresse.

Mais c'est dans la rencontre entre David et Saül, entre le roi-berger et le roi-guerrier, que le thème prend toute son ampleur (17, 31-40). Cette scène comporte deux parties : un dialogue, dont David prend l'initiative, est suivi du

¹¹ Pour la comparaison entre les présentations parallèles de Goliath et de David en 17, 4-22, voir André WÉNIN, *David, Goliath et Saül*. Le récit de 1 Samuel 16-18, Bruxelles, Lumen Vitae, coll. « Connaître la Bible » 3, 1997, p. 33-34 et 42-46.

¹² La comparaison entre David et ses frères est développée par FOKKELMAN, *The Crossing Fates*, p. 153-154.

¹³ L'envoi de David par son père avec une mission précise peut être rapproché du début de l'histoire de Saül au ch. 9 pour fournir un nouveau contraste entre les deux rois. Ainsi, Saül, comme David, reçoit une mission apparemment peu importante, mais qui n'est pas sans rapport avec la royauté : pour Saül, les ânesses peuvent être un signe de pouvoir, même royal (9, 2-3 ; cf. WÉNIN, *Samuel et l'instauration de la monarchie*, p. 350-351, n. 19) ; pour David, la visite pour la paix peut évoquer une tâche royale (17, 18). Mais il y a là opposition : le grand Saül recherche un symbole de pouvoir, le petit David un service de paix. Du reste, Saül échoue : il ne peut trouver les ânesses et se montre assez amorphe et peu inventif (9, 4-10) ; David, lui, trouve ses frères et prend aussitôt l'initiative (17, 20-30). À la fin de chaque récit, la question du père se pose de manière insistante : pour Saül, c'est suite à un délire (10, 10-12), pour David, c'est au moment du triomphe (17, 55-58). Sur ces rapports, voir p. ex. A. Greame AULD & Craig Y.S. HO, « The Making of David and Goliath », *Journal for the Study of the Old Testament* 56, 1992, p. 19-39 (p. 25-37), et CAQUOT-DE ROBERT, *Les livres de Samuel*, p. 204.

tableau hautement symbolique où Saül revêt David de ses armes et où celui-ci les enlève. Comme l'a admirablement montré Fokkelman¹⁴, cette scène double répond au tableau initial où Goliath se présente et lance son défi aux lignes d'Israël. D'un côté, le narrateur décrit d'abord l'armement impressionnant du champion philistin (a : v. 4-7). Puis il fait entendre le discours où, plein de mépris, Goliath propose aux hommes d'Israël un combat singulier (b : v. 8-10), ce qui sème la terreur chez Saül et les siens (c : v. 11). De l'autre côté, en ordre inverse, le narrateur raconte d'abord comment le jeune pâtre invite le roi à reprendre courage (c' : v. 32). Puis il fait entendre le discours où David étale son mépris envers l'incirconcis et se dit prêt à relever son défi (b' : v. 34-37)¹⁵. Enfin, il revient au thème des armes (a' : v. 38-40). Le rapport est clair, on le voit, et le chiasme suggère que c'est d'opposition qu'il s'agit. C'est ce qu'il faut maintenant envisager d'un peu plus près.

Au début du dialogue, le roi oppose à David son manque d'expérience du combat. Il ne peut faire le poids face au guerrier expérimenté qu'est Goliath : « *Tu ne peux aller vers ce Philistin pour combattre avec lui, dit-il, car tu es un gamin, et lui est un homme de guerre depuis qu'il est gamin* » (v. 33). En réalité, le raisonnement de Saül révèle exactement ce qui le réduit à l'impuissance face au géant, lui et son armée. La force et l'expérience font de Goliath un guerrier hors pair et c'est pourquoi son défi paralyse Saül et ses hommes. À ce propos, il est frappant de constater que tant que David n'a pas tué le Philistin, ni Saül ni ses soldats ne bougent, si ce n'est une fois pour prendre position (v. 21) et une autre fois dans un mouvement de recul apeuré à la seule vue du géant (v. 24)¹⁶. David au contraire, n'arrête pas de courir de-ci de-là : du troupeau au front, d'un groupe de soldats à l'autre, des soldats au roi, enfin du roi jusqu'à Goliath.

Mais où David puise-t-il une telle liberté, une telle légèreté ? Pour l'apprendre, il faut écouter sa réponse à Saül. Ce que celle-ci démontre, c'est que la logique du guerrier n'a pas de prise sur lui. À l'expérience du combattant aguerri, il oppose sa pratique de berger. Les premiers mots de sa réponse sont éloquentes à ce propos : « *Un berger, voilà ce qu'était ton serviteur pour son père dans le troupeau* » (v. 34). Et de raconter comment il a délivré des bêtes de la gueule des fauves sans tomber lui-même dans leurs griffes (v. 34-35). Ensuite, passant de son expérience à la métaphore, il assimile Goliath à une bête féroce. Ce Philistin a beau, tel un fauve, tenir déjà sa proie entre les dents. Il n'en connaîtra pas moins le sort du lion et de l'ours que le berger a terrassés. Enfin, joignant à la métaphore une confession de foi,

¹⁴ Voir sa longue analyse qui inspire la mienne, FOKKELMAN, *The Crossing Fates*, p. 162-178.

¹⁵ Les discours de Goliath et de David ont chacun deux sections, une longue et une brève, séparées par une instance de discours direct avec sujet (v. 10 et 37) ; la seconde reprend l'essentiel de la première. De part et d'autre, le discours commence avec une présentation du héros par lui-même (v. 8b et 34a) et on y parle du même défi (v. 10 et 36). De part et d'autre, il s'agit de « sortir » (v. 8 et 35) et de frapper l'autre (*hikkîtv*, « je le frapperai », v. 9 et 35).

¹⁶ Au v. 24, le verbe *nûs* ne signifie pas « fuir » comme à l'habitude. Cela n'aurait guère de sens. « Il serait mieux traduit par “se dérober” ou “reculer” (comme en Ex. 4,3 où il se dit de Moïse effrayé par le bâton métamorphosé en serpent avant de le toucher). » (CAQUOT-DE ROBERT, *Les livres de Samuel*, p. 205.)

David dévoile au roi ce qui fonde son assurance : la présence du Seigneur prêt à délivrer le pasteur qui se risque à délivrer les siens (v. 37). À nouveau, le mot initial du dernier discours de David est significatif : « *Le Seigneur m'a délivré de la main du lion et de la main de l'ours ; lui, il me délivrera de la main de ce Philistin* » (v. 37).

Ici apparaît avec clarté la source de l'incroyable aplomb dont David fait preuve. C'est qu'il ne voit pas comme les autres, car sa logique n'est pas la leur. Là où les guerriers, les Israélites aussi bien que le Philistin, ne voient que « les lignes d'Israël » mises au défi (v. 8.10.25), David voit « les lignes *du Dieu vivant* » que la provocation atteint personnellement (v. 26.36.45) et qui se trouve donc impliqué dans l'affaire (v. 37). Celui en qui tous les hommes d'Israël reconnaissent le champion philistin (v. 4.11.16.23) et l'« homme » de guerre terrifiant (v. 24.25.33), David l'appelle avec mépris « ce Philistin (incirconcis) » (v. 26.32.36.37). Pour lui, ce n'est pas un homme ; c'est un fauve. Et face à un fauve, le berger qu'il est sait comment s'y prendre. Bref, David n'affrontera pas le géant en guerrier, mais en pasteur. Et de même qu'il défendait le bétail de son père contre les bêtes, il défendra contre Goliath le troupeau du Seigneur, ce Dieu qui lui donne de percevoir au-delà des apparences, le véritable enjeu caché de la situation¹⁷.

La scène des armes illustre et confirme ce qui ressort de l'analyse du discours de David. De même qu'au début Goliath exhibe six pièces d'armement, à commencer par le « casque de bronze sur sa tête » et la « cuirasse » dont il s'est « revêtu », de même, entre Saül et David, six armes sont citées. Les deux premières sont identiques à celles de Goliath, et Saül en revêt le jeune homme lui donnant aussi son épée. Les trois dernières, en revanche, fronde, pierre et bâton, sont celles du berger¹⁸. Ainsi, le jeu qui prend place entre Saül et David est surtout révélateur par l'opposition que le narrateur construit entre les trois armes du roi semblables à celles de Goliath et les trois armes que David préfère.

En cédant ses vêtements à David, Saül le revêt symboliquement de sa dignité royale, dans une sorte de passation de pouvoir¹⁹. Mais les armes du roi guerrier paralysent David qui se retrouve alors dans le même état que Saül et le reste de l'armée. Aussi il s'en débarrasse aussitôt, avec un commentaire qui répond aux paroles des deux guerriers. Formulant son défi, Goliath précisait : « *Si (votre homme) est capable de combattre avec moi...* » (v. 9). Saül lui faisait écho en s'exclamant devant David : « *Tu n'es pas capable de marcher*

¹⁷ Il est remarquable que, dans chacun de ses discours (mise à part sa brève réponse à Éliab au v. 29), David parle du Seigneur : v. 26.36-37 et 45-47. Voir Walter DIETRICH, « Die Erzählungen von David und Goliath in I Sam 17 », *Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft* 108, 1996, p. 172-191 (p. 175).

¹⁸ En hébreu, *kôba' n'hoset 'al-ro'sô et siryôn* avec le verbe *labas* (v. 5 et 38). Les autres armes sont, pour Goliath, les jambières de bronze, le dard de bronze, la lance avec sa pointe de fer (double) et le bouclier. Pour Saül et David, il y a l'épée, puis plus loin le bâton, les pierres dans la sacoche (double) et la fronde.

¹⁹ Voir FOKKELMAN, *The Crossing Fates*, p. 176, et Bruna COSTACURTA, *Con la cetra e con la fionda*. L'ascesa di Davide verso il trono, Roma, Ed. Dehoniane, coll. « Collana biblica », 1994, p. 64. CAQUOT-DE ROBERT, *Les livres de Samuel*, p. 208, jugent ce sens secondaire.

vers ce Philistin pour combattre avec lui » (v. 33). David rétorque que ce sont justement ses armes de guerre qui le rendraient impuissant : « *Je ne suis pas capable de marcher avec ces choses-là* » (v. 39).

Se retrouve donc ici, sous une forme imagée, le même déplacement que soulignaient les paroles de David. S'il doit libérer Israël, ce ne sera pas à la manière du guerrier qui est celle de Saül et est figurée par les armes. Ce sera au contraire à la manière du berger, et les armes qu'il garde en sont le signe²⁰. Car ce ne sont pas là armes d'agression, mais de défense, de quoi éloigner les fauves du troupeau : la fronde lorsqu'ils sont encore loin, le bâton lorsqu'ils s'approchent dangereusement. David ne fera pas autre chose avec Goliath. Lorsque ce géant « se lève » contre lui (v. 48) tel le fauve évoqué auparavant (voir v. 35), le jeune berger « le saisit » et « le frappe » (v. 49-50) comme le lion et l'ours (voir v. 35-36), avant de « le mettre à mort » lui aussi (v. 50, voir v. 35)²¹. C'est donc bien en berger que David terrasse son adversaire.

Mais il y a plus. En effet, le choix des armes du berger en cache un autre, plus fondamental. David le dit avec clarté dans sa réponse aux sarcasmes et autres malédictions de Goliath. En effet, le point sur lequel il s'oppose à lui est justement celui des armes : « *Toi, dit-il, tu viens vers moi avec une épée et avec une lance et avec un dard, mais moi je viens vers toi avec le nom du Seigneur des armées, le Dieu des lignes d'Israël que tu as défié(es)* » (v. 45)²². Ainsi,

²⁰ Voir en ce sens COSTACURTA, *Con la cetra e con la fionda*, p. 65. Le contraste est soutenu par des jeux de mot. Ainsi, David rend à Saül ses habits (*maddayw*, 2 fois : v. 38a et 39), pour prendre le bâton et la fronde en sa main (*b^eyadô*, 2 fois : v. 40). De plus, l'équipement de David fait l'objet d'assonances sur les lettres *q*, *l*, *a* et *u/o* : *maqlô b^eyadô* (son bâton en sa main), *halluqê-^ubanîm* (pierres lisses), *yalqût* (sacoches) et *qall^eô b^eyadô* (sa fronde en sa main) – avec peut-être au centre de la série le mot *k^elî haro'im* (l'objet des bergers, mot souvent traduit ici par sac, mais qui peut désigner les armes, cf. Jg 18,11). Or, les mots de la racine *qalal* connotent petitesse et légèreté qui peuvent qualifier aussi bien David que ses armes. Du reste, au v. 43, lorsque Goliath le voit avec ses bâtons (*maqlôt*) comme s'il était un chien (*keleb*) à éloigner, il le maudit, littéralement le traite à la légère (*wayqallel*). Pour ces rapprochements, voir FOKKELMAN, *The Crossing Fates*, 178. Le fait que la fronde ait pu être à l'époque une arme de guerre n'ôte rien à la force de l'opposition que construit le récit entre armes de guerre et instruments de défense du berger (cf. Jg 20, 16 : contre Anthony R. CERESKO, « A Rhetorical Analysis of David's "Boast" (1 Samuel 17 : 34-37) : Some Reflections on Method », *Catholic Biblical Quarterly* 47, 1985, p. 58-74 [p. 71-72]).

²¹ FOKKELMAN, *The Crossing Fates*, p. 186, signale que la séquence des verbes utilisés par le narrateur lorsqu'il résume la victoire de David au v. 50a est identique à celle qui se lit au v. 35b à propos de la victoire sur le fauve : *wayyèh^zaq... wayyak... waymîtehû* (« et il saisit... et frappa... et mit à mort ») reflète le récit de David : *w^ehèh^zaqfî...w^ehiqqitîw wah^emîttîw* (« et je saisisais... et frappais et mettais à mort »). Faut-il ajouter que cette reprise est un signe clair du narrateur qui tient à souligner son interprétation de la victoire de David ? C'est bien là, pour lui, le triomphe du pasteur sur une bête sauvage. D'ailleurs, pour lever toute ambiguïté, il ajoute que cela se passe avec fronde et pierre, armes de pasteur, et que David n'avait en main aucune arme de guerre (l'épée).

²² L'opposition est on ne peut plus claire entre *'attâ ba' 'elay b^e-* (« toi... ») et *w^e'anokî ba'-'elêka b^e-* (« mais moi... »). Aux trois armes mentionnées, correspondent à nouveau trois façons de parler du Seigneur. Mais aux trois mots pour les armes s'opposent huit mots pour Dieu. Aux yeux de David, les armes ne font pas le poids face au Seigneur. Noter encore que le thème des armes est un des fils rouges de la scène du duel (v. 41-51 : voir WÉNIN, *David, Goliath et Saül*, p. 37-40).

l'homme qui vient au devant de Goliath un bâton à la main n'est assurément pas sans arme. L'armement dont il dispose est même autrement redoutable que celui du guerrier. Car si celui-ci menace de livrer le cadavre de son adversaire en pâture aux oiseaux du ciel (v. 44), pour David, c'est l'armée des Philistins toute entière qui subira ce sort lorsqu'il aura frappé leur champion (v. 46).

Goliath ne tardera pas à constater à ses dépens que la fronde du berger, contre laquelle sont impuissantes son épée et sa lance de guerrier, n'est autre que l'instrument du Dieu à qui appartient le combat (v. 47)²³. Telle est du moins la signification que David donne à sa victoire avant même de la remporter. Pour lui, le choix de rester berger jusqu'au bout va de pair avec la fidélité au Seigneur. Car celui-ci donne la victoire à qui refuse de se compromettre dans une logique de guerre et de pure violence. En retour, ajoute David, l'improbable victoire du berger témoignera de la présence efficace de ce Dieu dont il invoque le nom afin que nul n'ignore qu'il est à ses côtés²⁴.

3. Conclusion : signes de la royauté

En conclusion de cette lecture des débuts de David, il est clair que la symbolique du pasteur est centrale dans l'image de roi que le remplaçant de Saül est appelé à incarner. Le chapitre 16 la met d'emblée en avant mais prépare aussi l'antithèse avec les guerriers lorsqu'il décrit ce berger comme le « petit » par opposition aux autres qui sont de taille à jouer les hommes de guerre. Du reste, l'image du musicien apaisant complète à sa façon le portrait pacifique du jeune pâtre. Le chapitre 17, quant à lui, développe abondamment l'antithèse en creusant un large fossé entre David d'une part et les guerriers de l'autre (Goliath, Éliab, Saül et les hommes d'Israël). De plus, David précise qu'à ses yeux, un lien étroit unit le berger au Seigneur (v. 37), ce qui, éclaire en retour la logique du choix divin. Le triomphe sur le Philistin semble lui donner raison. C'est bien un roi-berger qui est selon le cœur de Dieu (16, 1, voir déjà 13, 14). C'est aussi un tel roi qui est à la hauteur de la tâche de libération qu'Israël attend de son souverain (voir 8, 20)²⁵.

La suite immédiate du duel confirme que le berger vainqueur est bien le successeur désigné du roi. Certes, il n'est plus décrit comme un berger. Pourtant, comme un pasteur, il sort et rentre à la tête du peuple (18, 13 et 16)²⁶.

²³ En ce sens, voir p. ex. GOODING, « *The David-Goliath Story* », p. 69-70.

²⁴ Tel est le sens que David donne à sa victoire. Le fait de s'appuyer sur Dieu n'implique pas que David dispose d'une force surnaturelle, et la suite du récit montre que c'est par sa ruse et son agilité qu'il remporte la victoire. Voir HEDA JASON, « *The Story of David and Goliath : A Folk Epic ?* », *Biblica* 60, 1979, p. 36-70 (p. 50).

²⁵ À ce sujet, voir DIETRICH, « *Die Erzählungen von David und Goliath* », p. 174-176, qui évoque la référence permanente à la figure du berger dans le ch. 17, et souligne l'importance des dialogues révélant le lien entre le berger et le Seigneur.

²⁶ L'expression « sortir et entrer » (*yasa'* et *bô'*) peut prendre divers sens, mais elle s'applique le plus souvent au domaine militaire (P. Kyle MCCARTER Jr., *I Samuel*, New York, Doubleday, coll. « *The Anchor Bible* » 8, 1980, p. 313). L'image est développée en Nb 27, 17, où Moïse demande au Seigneur un homme « *qui sortira devant eux et qui entrera devant eux et qui les fera sortir et qui les fera entrer, de sorte que la communauté du Seigneur ne soit pas*

Mais c'est désormais en chef qu'il agit (v. 5). D'ailleurs, le récit enchaîne une série de petites scènes qui, chacune à sa manière, montrent que, dorénavant, la royauté lui appartient.

1. Dans la première de ces scènes, on voit Saül répéter par trois fois : « De qui ce jeune homme est-il le fils ? » (17, 55-58). La question semble incongrue à ce stade du récit. Mais le fait qu'elle soit ainsi martelée invite à s'interroger. En fait, la question porte sur le père de David au sujet duquel le roi exprime sa perplexité : un tel héros peut-il être le fils d'un obscur citoyen de Bethléem²⁷ ? Or, quand David répond à Saül qu'il est le fils de son serviteur Jessé, il suscite deux réactions. Le fils de Saül, Jonathan, se met à l'aimer comme lui-même – c'est-à-dire comme un fils de roi – tandis que Saül le retient et l'empêche de rentrer chez son père (18, 1-2). Tout se passe comme si l'on voulait suggérer que David, désormais, est considéré, à l'instar de Jonathan, comme le fils de Saül²⁸.

2. La scène suivante est tout aussi emblématique de l'ascension rapide de David vers la royauté. Ainsi, Jonathan, le dauphin de Saül, s'engage par un pacte envers lui. Le gage qu'il donne, ce sont ses vêtements et ses armes. Il se dépouille ainsi en faveur de David de son statut de prince héritier, mais aussi de champion (18, 3-4). En effet, auparavant, c'est lui qui avait vaincu les Philistins avec l'appui du Seigneur, alors qu'Israël était largement dominé (14, 6-15). Le don du manteau est particulièrement significatif dans ce contexte. En effet, depuis 15, 27-28, ce *m'él* symbolise la royauté enlevée à Saül et donnée à meilleur que lui. Cette fois, il n'est plus sur les épaules de Jonathan, mais du jeune David qui reçoit ainsi la préséance²⁹. Au demeurant, Saül lui-même le reconnaît lorsqu'il nomme David à la tête de son armée (v. 5a).

3. De manière parallèle, dans la scène finale du chapitre 18 (v. 20-28), la fille de Saül, Mikal, s'éprend de David (v. 20.28). Après des négociations difficiles par intermédiaires, celui-ci finit par l'épouser. Dans la scène, l'expression « devenir le gendre du roi » (*l'hithatten bammelek*) vient par cinq fois souligner l'enjeu de l'affaire. C'est qu'il s'agit moins pour David

comme un troupeau pour qui il n'y a pas de berger ». Cet homme sera Josué. Pour David, voir une même association de termes lorsqu'il devient roi en 2 S 5, 2-3.

²⁷ Peut-être aussi : cet homme mérite-t-il l'honneur que le roi réserve à la famille du vainqueur (« la maison de son père, il l'affranchira en Israël », v. 25) ? Mais il n'est pas sûr que Saül ait fait une telle promesse, car le narrateur la rapporte seulement à travers les soldats. Il pourrait tout aussi bien s'agir d'une rumeur qui court parmi la troupe, rumeur qui plus tard inspire à Saül un stratagème pour éliminer David (18, 17-27). Sur ce point, le narrateur laisse le lecteur dans l'incertitude.

²⁸ Pour le sens de cette scène dans son contexte actuel, voir GOODING, « *The David-Goliath Story* », p. 60-61 et POLZIN, *Samuel and the Deuteronomist*, p. 174-175. Dans un autre sens, FOKKELMAN, *The Crossing Fates*, p. 191-193. Noter que Saül appellera David « mon fils » à plusieurs reprises : voir 24, 17 et 26, 21.25, deux passages où Saül reconnaît que la royauté est aux mains de David. Celui-ci nomme également Saül « mon père » (24, 12).

²⁹ À ce propos, voir en particulier Julian MORGENTERN, « David and Jonathan », *Journal of Biblical Literature* 78, 1959, p. 322-325 ; David M. GUNN, *The Fate of King Saul. An Interpretation of a Biblical Narrative*, Sheffield, JSOT Press, coll. « Journal for the Study of the Old Testament. Supplement Series » 14, 1980, p. 80 ; FOKKELMAN, *The Crossing Fates*, p. 198-199.

d'épouser Mikal que de s'allier au roi lui-même par mariage. Ainsi, tout en disant avoir conscience de ses piètres origines et de son peu de poids personnel (v. 18.23), David entre à la cour par devant et par derrière. Pendant ce temps, ses succès répétés lui gagnent la faveur unanime : en plus des enfants du roi, tout le peuple et les serviteurs de Saül (v. 5), tout Israël et Juda (v. 16) apprécient ce chef d'armée qui sort et vient à la tête du peuple (v. 13.16), lui dont le nom devient illustre (v. 30).

4. Enfin, l'attitude de Saül lui-même confirme, s'il était besoin, qu'au fond, c'est à présent David qui est le vrai roi. Son opposition croissante – colère (v. 8), jalousie (v. 9), envies sanguinaires (v. 11), peur et éloignement (v. 12-15) – débouche sur des manœuvres pleines de duplicité visant à éliminer David par la main des Philistins (v. 17.21.25). Mais ces tentatives restent vaines. Aussi, le constat final est-il cruel pour le roi déchu : « *Saül vit et comprit que le Seigneur était avec David* » (v. 28), cet homme en qui il ne verra bientôt plus qu'un ennemi juré (v. 29). Pourtant, il devra bien reconnaître que cet ennemi est déjà le roi, même si le trône ne lui appartient pas encore³⁰.

II. LE ROI PERD SON POUVOIR

1. Une déchéance inexorable (2 S 11-12)

Si la victoire de David sur Goliath démontre qu'il peut légitimement prétendre au trône d'Israël, plusieurs signes attestent en revanche que le meurtre d'Urie sonne le glas de sa royauté. Dans le récit de l'adultère et du meurtre en 2 S 11-12, tout converge en effet pour signifier la déchéance du roi.

Ainsi, la première partie du récit, le chapitre 11, voit David aux commandes de l'action. C'est lui le véritable protagoniste³¹. Sans bouger de son palais où il se promène tandis que ses hommes se battent (v. 2), il fait tourner les gens autour de lui. Il envoie Joab en campagne (v. 1), des messagers aux renseignements (v. 3), des émissaires pour prendre la femme (v. 4). Après la nouvelle de la grossesse, il envoie dire à Joab de lui envoyer Urie (v. 6) qu'il tente de persuader d'aller rejoindre sa femme (v. 8-13). Ses efforts restant vains, il renvoie Urie avec des ordres pour Joab (v. 14-15) avant d'attendre le retour du courrier qu'il réexpédie vers Rabba (v. 22-25). Finalement, il envoie prendre la femme d'Urie pour en faire son épouse (v.

³⁰ Voir 1 S 20, 31 (devant la cour et Jonathan) ; 23, 17 (Jonathan le dit à David) et 24, 21, repris sur le mode allusif dans la dernière parole de Saül à David en 26, 25.

³¹ Et cela, quoi qu'il en soit d'une éventuelle manipulation du roi par Bethsabée. À ce sujet, voir le débat opposant J. Cheryl EXUM, *Fragmented Women. Feminist (Sub)versions of Biblical Narratives*, Sheffield, JSOT Press, coll. « Journal for the Study of the Old Testament. Supplement Series » 163, 1993, p. 170-201 (voir aussi Alice BACH, « Signs of the Flesh. Observations on Characterization in the Bible », *Semeia* 63, 1993, p. 61-79) à George G. NICOL, « Bathsheba, a Clever Woman ? », *Expository Time* 99, 1987, p. 360-363, et « The Alleged Rape of Bathsheba : Some Observations on Ambiguity in Biblical Narrative », *Journal for The Study of the Old Testament* 73, 1997, p. 43-54.

27)³². Ainsi, c'est autour de David que tournent tous les mouvements, ses ordres sont exécutés (v. 6.12.16-17) et c'est lui qui reçoit les rapports (v. 5.7.18 et 22)³³.

Cette position supérieure de David est encore soulignée par l'usage d'une terminologie royale. Le mot « roi » (*melek*) revient à sept reprises (v. 2.8[bis].9.19.20 et 24), et « Monseigneur » (*'a donî*) résonne quatre fois (v. 9.11[bis] et 13), tandis que les soldats sont invariablement appelés « serviteurs » du roi (*'ebed* : v. 1.9.11.13.17.21.24 [ter]). Bref, on le voit, rien n'échappe à David, si ce n'est Urie, pour son malheur (v. 8-13). Car ce dernier passe outre aux invitations du roi lorsqu'elles s'opposent aux impératifs d'un ordre qu'il estime supérieur, à savoir la solidarité avec ses camarades et la fidélité aux lois de la guerre. Et ce n'est pas sans ironie qu'en s'adressant à David, il utilise le titre « Monseigneur » pour parler de Joab (v. 11). À ses yeux, le vrai maître est le général en campagne, et c'est à lui qu'il entend se montrer fidèle³⁴.

Tout autre est le tableau du chapitre 12. À peine le lecteur a-t-il appris que le Seigneur porte sur l'affaire un jugement radicalement opposé à celui du roi³⁵, qu'il voit les choses basculer du tout au tout. Le Seigneur prend les choses en main. C'est lui, à présent, qui « envoie » Nathan auprès de David lui signifier son jugement (12,1.7 et 11). C'est lui qui frappe l'enfant de l'adultère pour attester les dires de son envoyé (v. 15). C'est lui qui, à la fin, envoie une seconde fois le prophète pour changer le nom de Salomon en Yedidya « à cause du Seigneur » (v. 25). Dans cette partie, plus de titres royaux, sinon pour rappeler que David tient sa royauté d'un don de Dieu (v. 7-8). Plus d'ordres donnés ni de missions confiées par le roi. Au contraire. À présent les anciens font pression sur lui pour le faire changer d'attitude et ses serviteurs lui demandent des comptes concernant sa conduite étrange suite à la mort de l'enfant (v. 17.21). Enfin, seul David bouge dans cette scène de la maladie et du décès de son fils, alors que tous les autres personnages restent immobiles.

³² Le verbe « envoyer » (*salah*) est utilisé 12 fois dans ce chapitre : David est sujet dans plus de la moitié des occurrences, aux v. 1.3.4.6.12 (Pi).14.27. Les autres sujets sont ses complices – Bethsabée (v. 5) et Joab (v. 6.18.22) – et c'est vers lui qu'ils envoient. Particulièrement significatif est le v. 6 : David envoie ordonner à Joab de lui envoyer Urie, un ordre que le général exécute aussitôt (3 fois le verbe). Voir à ce sujet Randall C. BAILEY, *David in Love and War. The Pursuit of Power in 2 Samuel 10–12*, Sheffield, JSOT Press, coll. « Journal for the Study of the Old Testament. Supplement Series » 75, 1990, p. 86.

³³ Pour Carole FONTAINE, « The Bearing of Wisdom on the Shape of 2 Samuel 11–12 and 1 Kings 3 », *Journal for the Study of the Old Testament* 38, 1986, p. 61-77 (p. 64), le protagonisme de David souligné par l'usage des verbes au ch. 11 dessine la figure d'un roi autocrate abusant de son pouvoir.

³⁴ Tout le temps de la royauté de David, entre 2 S 1 et 1 R 1,37, ce titre est attribué exclusivement au roi par ses sujets, ce qui est le cas ici, aux v. 9 et 13.

³⁵ Alors que David envoie dire à Joab : « *Que cette chose ne soit pas mauvaise à tes yeux* » (v. 25), le narrateur enregistre en finale la condamnation divine : « *La chose que David avait faite fut mauvaise aux yeux du Seigneur* » (v. 27b).

Par rapport au chapitre 11, c'est vraiment le monde à l'envers³⁶ : tous les signes d'un pouvoir souverain chez David y sont rejetés à l'arrière-plan.

En réalité, si David s'agite ainsi dans la scène finale de cet épisode, c'est en fonction de l'enfant malade que le Seigneur a frappé. Mais il faut bien voir que ce fils de l'adultère est une figure de David lui-même, de ce David qui a abusé de son pouvoir pour tuer Urie et s'emparer de sa femme. Nathan l'indique clairement quand il détourne vers l'enfant la sentence de mort que David avait prononcée contre lui-même mais à son insu, en tranchant le cas de justice que le prophète lui soumettait. Ainsi, l'enfant est désigné comme le substitut de David³⁷. Dans ces conditions, si celui-ci cherche Dieu dans l'espoir que l'enfant ne meure pas, c'est aussi le signe qu'il s'accroche – comme Saül en son temps (1 S 15, 24-31) – à un pouvoir qu'il sent lui échapper. Dès lors, quand le fils meurt, c'est David en quelque sorte qui meurt symboliquement³⁸. Il le reconnaît lui-même lorsqu'il dit à ses serviteurs : « *Maintenant (...) c'est moi qui vais vers lui, mais lui ne reviendra pas vers moi* » (v. 23b).

Ainsi, le châtement de David ne consiste pas seulement dans la mort de l'enfant de Bethsabée – simple retour de la mort d'Urie. Il tient peut-être davantage dans le remplacement de David par son fils et sa propre relégation au second plan. La double nomination de Salomon pourrait être un indice en ce sens. Le premier nom, *s^elomoh* connote l'idée de paix : en nommant son fils, David pourrait ainsi évoquer la paix qu'il espère avoir retrouvée, comme l'a compris le Chroniste (1 Ch 22, 9.18). La suite du livre montre qu'il n'en est rien³⁹. Du reste, l'étymologie propose un second sens pour ce nom : « son remplacement »⁴⁰. Ici, en surface, David, ou mieux Bethsabée⁴¹, souligne que le second enfant prend la place du mort. Mais ce pourrait tout aussi bien être David que le fils supplante ainsi. En ce sens, n'est-il pas significatif que l'apparition suivante de Bethsabée et Salomon dans le récit se fasse justement

³⁶ Voir v. 16 et surtout v. 20, mais aussi v. 23 (« s'en aller » en parlant de l'approche de la mort) et v. 24, où c'est David qui va vers Bethsabée, à l'inverse de ce qui a lieu en 11, 4.

³⁷ À ce sujet, le nifal du verbe *'anas*, un hapax qui décrit la maladie de l'enfant en 12, 15b (*wayye'anas*), est peut-être significatif. En effet, la forme rapproche ce verbe des mots désignant l'homme (*'îs*, *'nôš*, *'anasîm*), ce qui établit un lien entre la maladie de l'enfant et la sentence de David (« fils de mort l'homme ») avec la répartition où Nathan désigne David non comme roi, mais comme homme (« c'est toi, l'homme »). À noter dans cette ligne que David tue Urie par l'entremise d'« hommes » (*'anasîm*, cf. 11, 16.17.23).

³⁸ En ce sens, P. Kyle MCCARTER jr., *II Samuel*, New York Doubleday, coll. « The Anchor Bible » 9, 1984, p. 308 ; Robert POLZIN, *David and the Deuteronomist. A Literary Study of the Deuteronomic History. Part III, 2 Samuel*, Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press, 1993, p. 126-127.

³⁹ Jan P. FOKKELMAN, *Narrative Art and Poetry in the Books of Samuel*. Vol. I. *King David (II Sam. 9–20 & I Kings 1–2)*, Assen, Van Gorcum, coll. « Studia Semitica Neerlandica » 20, 1981, p. 92, reste sur cette impression que donne le nom de Salomon : David a retrouvé la paix. La suite du récit montre de quelle illusion David est victime.

⁴⁰ Voir Gillis GERLEMAN, « Der Wurzel *slm* », *Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft* 85, 1973, p. 1-14 (p. 13 : « sein Ersatz »), ou Gwilym H. JONES, *The Nathan Narratives*, Sheffield, JSOT Press, coll. « Journal for the Study of the Old Testament. Supplement Series » 80, 1990, p. 111-113 (« his replacement »).

⁴¹ Selon le Qéré *wattiqra'*, c'est Bethsabée qui nomme le second fils. En ce sens, p. ex., voir JONES, *The Nathan Narratives*, p. 113, ou MCCARTER jr., *II Samuel*, p. 303.

à l'instigation de Nathan et ait pour objet le remplacement de David par ce fils (1 R 1, 11-31 ?

Or, à la fin du récit de 2 S 12, Nathan est dépêché par le Seigneur pour changer le nom du second fils de Bethsabée. Le nom qu'il lui impose est une variante du nom de David, mais en plus explicite : Yedidya, c'est l'« aimé du Seigneur » (v. 24-25)⁴². Avec lui, le successeur, le nouveau David est déjà là. Ce changement de nom est du reste motivé en deux mots, les deux derniers du récit : *ba^abûr yhwh*, « à cause du Seigneur ». Qu'est-ce à dire ? Simplement ceci, je crois. Selon Nathan, la faute de David n'est pas seulement d'avoir tué Urie, mais aussi d'avoir méprisé le don de la royauté et la parole du Seigneur (v. 9a.10b). Dans ces conditions, si l'enfant qui meurt paie pour Urie, la faute du roi contre le Seigneur n'en demeure pas moins impunie. La destitution symbolique de David en faveur de son fils me semble à cet égard le châtement approprié⁴³.

La suite de l'histoire de David confirme amplement ce qui ressort ainsi du chapitre 12. À ce titre, l'oracle de Nathan aux versets 7b-12, joue un rôle de charnière. Le prophète rappelle d'abord deux choses à David : il a reçu du Seigneur la royauté et la délivrance et cela, au détriment de Saül (v. 7b) ; ensuite le Seigneur lui a donné les femmes de son maître avec le pouvoir sur Israël et Juda (v. 8). Sur cet arrière-fond positif, il développe accusation et sentence en deux temps⁴⁴. Le premier crime, l'assassinat d'Urie aggravé par le vol de son épouse (v. 9), sera puni par l'épée, c'est-à-dire la violence qui déchirera dorénavant la maison de David (v. 10a). Le second crime consiste spécifiquement à prendre la femme d'Urie pour l'épouser (v. 10b) ; il sera sanctionné lorsque les femmes de David seront prises à leur tour par un autre qui couchera avec elles au vu et au su de tous (v. 11-12).

L'oracle de Nathan déploie ainsi une logique sans faille. David a reçu la royauté et a été délivré de l'épée de Saül. Il a abusé de son pouvoir en faisant tuer Urie. Aussi, sa maison n'échappera plus à l'épée. Il a reçu les femmes de son prédécesseur. Il a néanmoins volé celle d'Urie. Aussi ses femmes seront prises par un autre dans un geste qui symbolise le renversement du monarque. De fait, l'oracle ne tarde pas à s'accomplir. Absalom, le fils de David, s'empare de la royauté de son père et du harem qui en symbolise la puissance, avant de le payer de sa vie (ch. 15-18). Mais ce n'est là que l'exemple le plus flagrant. Car sexe et violence sont liés à la plupart des déboires qui affectent la maison de David après le chapitre 12. Dès avant le putsch dont je viens de parler, Amnon viole sa sœur Tamar, un déshonneur qu'Absalom venge dans le

⁴² Voir O. ODELAINE & R. SEGUINEAU, *Dictionnaire des noms propres de la Bible*, Paris, Cerf-DDB, 1978, p. 397 et 103.

⁴³ Il reproduit en gros le scénario de la destitution de Saül en faveur de son fils suite à sa première faute (1 S 13, 13-14). Au ch. 14, l'exploit de Jonathan, son opposition à Saül et sa popularité évidente donnent à penser que le fils va succéder à son père.

⁴⁴ Pour cette structure de l'oracle, voir FOKKELMAN, *King David*, p. 83-86, base d'une brillante analyse. La première accusation formée du v. 9 est suivie de la sentence au v. 10a (« et maintenant... ») ; ensuite vient la seconde accusation en 10b (« Puisque tu m'as méprisé... ») avec sa sentence après la formule du messager au v. 11 (« ainsi parle le Seigneur : voici que je vais faire lever contre toi... »). Ce châtement est précisé au v. 12.

sang (ch. 13). Plus loin, c'est Adonias qui est exécuté par Salomon pour avoir revendiqué la dernière concubine de leur père, Abishag (1 R 2, 13-25)⁴⁵. Tous ces malheurs que David connaît en tant que père pèsent lourdement sur lui, comme en témoignent sa froideur à l'égard d'Absalom suite au meurtre d'Amnon (ch. 14) et son chagrin lorsque son fils chéri meurt en luttant contre ceux qui sont restés fidèles à son père (ch. 19)⁴⁶.

En outre, David subit aussi les conséquences de son acte en tant que roi⁴⁷. À cet égard, deux éléments de la fin de sa vie viennent nourrir ce tableau des suites désastreuses de l'affaire Urie. Il y a tout d'abord l'implication du Seigneur aux côtés de David. Avant 2 S 11, le Seigneur agit sans cesse en faveur de son élu de manière à assurer sa royauté et sa dynastie. Il le choisit à la place de Saül et agit pour affermir ce choix. Il répond à ses nombreuses sollicitations lorsque David le consulte pour des décisions, et il le délivre de ceux qui lui en veulent. Ces interventions directes sont encadrées d'un côté par l'envoi de Samuel en vue de l'onction (1 S 16, 1-13) et de l'autre par l'oracle de Nathan qui rappelle les débuts du jeune pasteur et promet une dynastie stable au roi qu'il est devenu (2 S 7, 8-16)⁴⁸. Mais après la deuxième intervention de Nathan au chapitre 12, plus jamais le Seigneur n'agit en faveur de David. La seule fois qu'on le voit intervenir, c'est pour faire échouer le plan qu'Ahitophel a mis au point pour coincer David pendant sa fuite. Mais le narrateur ajoute que le but du Seigneur n'est pas d'aider David, mais d'amener le malheur sur Absalom (2 S 17, 14) et du même coup sur son père (voir 19, 1-5)⁴⁹.

⁴⁵ Cette série de malheurs consécutifs à la faute de David a été souvent mise en valeur. Ainsi GUNN, *The Story of King David* : « The pattern of intrigue, sex and violence in the Bathsheba episode is played out at length in the subsequent story within David's own family » (p. 89). Plus loin, il ajoute que ce processus est mis en branle par David lui-même (p. 98). Il l'illustre abondamment dans le ch. 5 de son ouvrage. Voir aussi EXUM, *Fragmented Women*, p. 193 (« David's sins are reenacted by his children »), et Jon D. LEVENSON, « 1 Samuel 25 as Literature and History », *Catholic Biblical Quarterly* 40, 1978, p. 11-28 (p. 23).

⁴⁶ Beaucoup de commentateurs soulignent ces liens entre l'oracle de 2 S 12, 7-12 et la suite de l'histoire. La plupart voient d'ailleurs dans cet oracle un (des) ajout(s) dtr destiné(s) à permettre une relecture de la fin du règne de David comme suite de sa faute. Voir p. ex. JONES, *The Nathan Narratives*, p. 101-108.

⁴⁷ GUNN, *The Story of King David*, p. 87-94, montre bien comment ces deux aspects sont intimement liés.

⁴⁸ Je ne parle ici que des interventions directes du Seigneur comme acteur, sans prendre en compte les nombreuses paroles des personnages qui parlent de lui. Entre 1 S 16 et 19, la préférence du Seigneur pour David se marque par une présence différenciée de son esprit (16, 13.14 ; 18, 10.12 ; 19, 9.20.23-24). Ensuite, le narrateur rapporte de nombreuses consultations du Seigneur par David, et celui-ci y répond toujours positivement (23, 2.4.10-11.12 ; 30, 8 ; 2 S 2, 1 ; 5, 19.23-24) tandis qu'il refuse de répondre à Saül (1 S 28, 6). Le Seigneur est avec David (1 S 18, 14.28 ; 2 S 5, 10) : il empêche ses adversaires de lui faire du mal (1 S 23, 14 ; 25, 38 ; 26, 12 ; cf. 2 S 7, 1) et le rend victorieux dans ses combats (2 S 8, 14). Échappe à ce tableau : 2 S 6, 7.11.

⁴⁹ La précision est importante. En effet, en 15, 31, David a demandé au Seigneur de rendre fou le conseil d'Ahitophel. Au lieu de satisfaire ce vœu de David, il oriente le choix d'Absalom vers le plan suicidaire de Hushai. Il répond ainsi à David, mais en lui attirant un autre malheur : la mort de son fils. Sur l'absence du Seigneur à la fin du règne de David, voir p. ex. GROS LOUIS, « King David of Israel », p. 19-20.

À côté de cette absence du Seigneur, il y a aussi la manière d'être du roi. Visiblement, après l'affaire d'Urie, David n'a plus les choses en main comme depuis son accession au trône (voir 2 S 5-6 ; 8-10). Sans entrer dans les détails, on peut dire qu'il est à la remorque des faits et gestes des autres, comme déjà dans la scène de la mort du fils adultérin⁵⁰. En particulier, il ne réagit au viol de sa fille Tamar et à l'assassinat de son fils Amnon que par la colère et les pleurs. Mais il ne châtie pas ses fils coupables – après tout, leurs fautes ne sont-elles pas semblables aux siennes (2 S 13) ? Il se laisse manipuler par Joab et la femme de Téqoa dans l'affaire du retour d'Absalom (2 S 14), puis lors de la succession, par Nathan et Bethsabée (1 R 1). Lors de la révolte d'Absalom, il s'enfuit à pied, lamentablement, même si ce n'est pas sans dignité (2 S 15-16). À la demande de ses soldats, il renonce à prendre part aux combats (18, 1-4). C'est Joab et son frère Abishai qui mènent les guerres, tandis que d'autres preux y engrangent les succès contre les géants philistins (20 ; 21,15-22 ; 23, 8-22).

Du reste, lorsque David prend des initiatives, les choses tournent plutôt mal. Tenté par Dieu, il décide de recenser le peuple, malgré l'opposition ouverte de Joab. De la sorte, il s'attire le malheur. Mais au lieu d'opter pour la sanction qui le frapperait en personne – trois mois de déroute devant son ennemi –, David laisse le choix au Seigneur qui envoie la peste au peuple (1 S 24). Et il vaut mieux passer sous silence les dernières volontés qu'il adresse à Salomon, tant elles sont atroces. C'est qu'il s'agit, ni plus, ni moins, pour lui de régler ses comptes *post mortem* (1 R 2, 5-9).

2. Goliath et Urie : le pourquoi de la déchéance de David

Ainsi donc, l'affaire d'Urie apparaît comme le moment décisif où les choses basculent pour David, et l'oracle de Nathan le manifeste on ne peut plus clairement. Mais on l'a vu, pour le prophète, la faute de David a deux versants : il assassine un homme afin de posséder une femme. Or, au début de sa carrière, un scénario analogue, où la mort d'un ennemi est suivie d'un mariage, joue un rôle déterminant dans la confirmation de son élection comme roi. David n'est-il pas entré à la cour après avoir tué un guerrier philistin, et ce haut fait ne lui a-t-il pas valu la main de la fille du roi⁵¹ ? Il faut donc comparer attentivement le récit de Goliath et celui d'Urie pour voir comment ils se répondent.

Le rapprochement le plus évocateur est l'utilisation d'un même groupe de mots. En 1 S 17, 50a, le narrateur condense l'exploit de David en ces termes : « il saisit (fut fort plus que) *le Philistin avec la fronde et la pierre*, il frappa *le Philistin* et le mit à mort ». Je l'ai souligné plus haut : par les trois verbes de

⁵⁰ Pour Keith W. WHITELAM, *The Just King*. Monarchical Judicial Authority in Ancient Israel, Sheffield, JSOT Press, coll. « Journal for the Study of the Old Testament. Supplement Series » 12, 1979, p. 129, le caractère démonstratif du comportement de David témoigne d'une volonté de donner l'image d'un bon roi pour cacher l'abus de pouvoir dont il s'est rendu coupable.

⁵¹ Je développe ici une idée que j'ébauche dans l'ouvrage intitulé *Pas seulement de pain...* Violence et alliance dans la Bible, Paris, Cerf, coll. « Lectio Divina » ●●●, 1998, p. ●●●.

cette phrase *hazaq* (« être fort », « saisir »), *hikkâ* (« frapper ») et *hemût* (« mettre à mort »), le narrateur met l'accent sur le fait que la victoire de David est celle d'un berger confiant dans le Seigneur. En effet, dans la scène qui précède, ces trois mêmes verbes servent à décrire la victoire de David contre les fauves avec l'aide de Dieu. Voulant sauver ses bêtes razzées, raconte-t-il à Saül, il était parfois lui-même attaqué : « *et si [le lion ou l'ours] se dressait contre moi, je le saisis par ses poils, et je le frappais et le mettais à mort* » (v. 35). Or, dans l'histoire d'Urie, cette suite de verbes décrivant la victoire du berger se retrouve sous la plume de David qui écrit à Joab. Pour lui ordonner l'élimination d'Urie qui lui résiste en évoquant le Seigneur, il écrit : « *Mettez Urie juste là, au front où le combat saisit (ou est fort : *hammilhamâ hah^azaqâ*) ; revenez en arrière de lui, qu'il soit frappé (*w^enikkâ*) et qu'il meure (*wamet*)* » (2 S 11,15).

Le rapprochement est révélateur. Urie doit mourir, tué comme Goliath l'a été par la main de David. Mais cette fois, celui-ci reste abrité derrière l'anonymat du passif « qu'il soit frappé », de telle sorte que son adversaire a l'air de *mourir*, simplement, comme si ce n'était pas David qui le *faisait mourir*. Au fond, comme il en donne l'ordre aux soldats de Joab, David lui aussi « revient en arrière » – et la répétition des mots clefs le souligne à sa façon. Quittant la voie du berger lié au Seigneur, il épouse la logique du guerrier en s'opposant au Seigneur. À l'image des Ammonites qui tuent Urie pour défendre leur position, David se mue en guerrier pour défendre la sienne.

En plus de ce rapport formel particulièrement signifiant, plusieurs points de contacts rapprochent le récit de la victoire sur Goliath et celui de l'assassinat d'Urie. De part et d'autre, David tue un preux étranger à Israël – *Goliath* est un Gittite⁵², *'Ourîyâ* un Hittite. S'il tue, c'est pour tirer le roi – Saül ou lui-même – d'une impasse où il se trouve, et à la clé du succès, il y a la possession d'une femme et un mariage. De plus, dans un cas comme dans l'autre, David n'a pas d'épée en main, comme dit le narrateur en 1 S 17, 50b. Le guerrier est donc abattu à distance et, s'il faut en croire les allusions de Joab, Urie est tué comme le Philistin par une arme de jet : non plus la fronde du berger, mais l'arc des guerriers. Du reste, lorsque Joab imagine la réaction excessive de David à l'annonce du revers essuyé par son armée, il évoque la mort d'Abimélek tué par une pierre, une meule lancée par une femme⁵³. À cause d'une femme, en effet, Urie connaît la mort d'Abimélek écrasé par une grosse pierre lancée d'en haut⁵⁴ – alors qu'un simple caillou avait suffi pour terrasser Goliath. Mais alors que la mort du Philistin préludait à la victoire des troupes de Saül, celle d'Urie est liée à une défaite de l'armée d'Israël.

⁵² Le nom *gittî* désigne dans la Bible les habitants de Gat, la ville de Goliath. Celui-ci est d'ailleurs appelé le Gittite en 2 S 21, 19.

⁵³ À propos de ce texte, d'autant plus étonnant qu'il est prolixe au milieu d'un récit plutôt avare de détails, voir FOKKELMAN, *King David*, p. 60-67, et surtout STERNBERG, *The Poetics of Biblical Narrative*, p. 219-222.

⁵⁴ Joab souligne le rapprochement : comme Abimélek, Urie est tué par quelqu'un qui se trouvait dans la ville et en haut du rempart (*me'al hahômâ* : 2 S 11, 20b et 21a). Or, en introduisant la scène de l'adultère, le narrateur montre David dans la ville et dans une position supérieure (v. 2). À cet effet, il emploie à deux reprises la préposition *me'al*.

On peut aller plus loin pour constater que David n'est plus celui qu'il était à ses débuts. Dans le récit de Goliath, en effet, David est le seul homme à aller se battre, quand tous les autres restent en arrière à l'abri des lignes de défense. À l'inverse, dans l'autre histoire, il est le seul à rester à Jérusalem alors que tous les autres partent en guerre contre Rabba⁵⁵. Dans le récit de son premier exploit, David est sans cesse en mouvement. Sa liberté et son engagement contrastent avec la peur qui paralyse le peuple et le roi. Dans l'histoire d'Urie, le narrateur le montre immobile en train de faire bouger les autres. Cette fois, c'est lui qui a peur d'être rattrapé par les suites de son adultère. Son officier hittite, en revanche fait preuve de liberté et de sérieux en déclinant les invitations royales à se rendre chez lui et à y prendre du bon temps. En cela, il ressemble au jeune David, libre et grave à la fois au moment où il se décide à se rebeller contre l'homme que tous craignent.

Ce n'est pas le seul point commun entre Urie et le jeune David, du reste. En effet, Urie est envoyé à la guerre porteur d'un message, comme David en allant au front était chargé d'un message pour ses frères. Mais le message de Jessé parlait ouvertement de paix. Celui de David est secret et il décrète la mort. Enfin, en 1 S 17, David est le seul à parler du Seigneur et à penser que celui-ci est concerné par la guerre – c'est d'ailleurs ce qui le décide à se faire solidaire du peuple et à affronter Goliath⁵⁶. En 2 S 11, en revanche, seul Urie fait allusion à Dieu lorsqu'il évoque l'arche sainte et l'armée en campagne pour justifier son attitude fidèle et solidaire (v. 11). C'est bien cette fidélité sans faille qui pousse David aux solutions extrêmes.

Les comparaisons qui précèdent suggèrent qu'Urie est à l'image du jeune David. Comme lui, c'est un fidèle serviteur du roi et de Dieu⁵⁷, un homme qui n'agit pas en fonction de lui-même, mais s'expose en première ligne pour Israël et son Dieu alors que les autres se tirent en arrière. Dans ces conditions, en tuant Urie pour couvrir son adultère, c'est en quelque sorte son bon côté que David met à mort, ce côté qui s'était révélé avec éclat lors de la victoire sur le Philistin et qui lui avait valu la royauté.

⁵⁵ On a souvent souligné l'ironie de la situation : le roi censé conduire son peuple à la guerre reste dans sa capitale alors que c'est l'époque où tous les rois se mettent en campagne. Voir p. ex. l'analyse de STERNBERG, *The Poetics of Biblical Narrative*, p. 192-195 ; POLZIN, *David and the Deuteronomist*, p. 109-110, ou la remarque de NICOL, « *The Alleged Rape of Bathsheba* », p. 46-47. Noter que c'est la première fois depuis qu'il est roi (2 S 5) que David ne part pas à la guerre avec ses hommes, même s'il a déjà laissé une certaine autonomie à Joab au chapitre 10 (v. 7). Thomas R. PRESTON, « The Heroism of Saul : Patterns of Meaning in the Narrative of the Early Kingship », *Journal for the Study of the Old Testament* 24, 1982, p. 27-46, voit en cela le signe que David est devenu roi à l'image des despotes orientaux, un type de monarque condamné par Samuel en 1 S 8, 10-18 (p. 40-41). Pour FONTAINE, « The Bearing of Wisdom », p. 64, David devient ici un anti-héros.

⁵⁶ En 1 S 17, 47, l'ultime parole de David est une sentence générale qui affirme que le Seigneur Dieu est le maître de la guerre. En 2 S 11, 25, son dernier mot (à Joab) est aussi une sorte de proverbe sur les aléas du combat où l'épée frappe au hasard, comme si la guerre n'avait pas de maître.

⁵⁷ David se dit serviteur de Saül en 1 S 17, 32.34.36, juste avant d'ajouter qu'il est lié à Dieu ; Urie est dit serviteur de David en 2 S 11, 21.24, et parce qu'il se veut fidèle à Dieu (v. 11), il dort avec les serviteurs de son maître (v. 9.13).

Au fond, c'est ce que suggère à sa manière le discours que Joab prête à David lorsqu'il lui envoie son messager. « *Il te dira : "Pourquoi vous êtes-vous approché de la ville pour combattre ? Ne savez-vous pas que l'on tire du haut du rempart ? Qui a frappé Abimélek (...) ? N'est-ce pas une femme qui a jeté sur lui une meule du haut du rempart, et il est mort à Tébeç ? Pourquoi vous êtes-vous approchés du rempart ?"* » (2 S 11, 20-21). Meir Sternberg⁵⁸ l'a bien montré : l'allusion de ce discours fictif à la mort d'Abimélek ne vise pas seulement le meurtre d'Urie tué par les assiégés. Car Abimélek est un roi, et son nom d'ailleurs le donne entendre. Dès lors, il se pourrait que ce texte évoque aussi la mort symbolique du roi. En effet, comme Abimélek, David meurt en tant que roi, et c'est à cause d'une femme. Le parallèle souligne du reste combien cette mort dans l'ombre est ignominieuse. Car, dans le récit de Jg 9, 53-54, Abimélek tente d'effacer la honte d'avoir été tué par une femme en suppliant son écuyer de l'achever d'un coup d'épée⁵⁹. David pour sa part cherche aussi à éviter une honte : celle du scandale public qui éclaterait si sa relation avec Bethsabée venait à être connue. Mais à l'inverse d'Abimélek, ce n'est pas lui qui meurt pour échapper à la honte, mais Urie, qu'il fait tuer par l'épée des autres. Et si Abimélek périt au combat à la tête de ses troupes, c'est sans même quitter son palais que David se suicide comme roi.

Mais ce n'est pas tout. Car si Urie est un peu l'image du jeune David, le roi adultère serait plutôt un double de Saül tel qu'il apparaît après la victoire de son rival sur Goliath en 1 S 18. Il est frappant de constater, en effet, que David reproduit grosso modo contre Urie le scénario que Saül avait élaboré contre lui en vue de le faire mourir (voir 1 S 18, 17-27)⁶⁰. À l'époque, le roi déchu avait envoyé au combat son « serviteur » d'élite dans l'espoir qu'il y perde la vie. Ainsi, il serait débarrassé d'un rival dangereux pour lui et il n'aurait pas à lui donner sa fille. De même ici, David envoie Urie se faire tuer par les ennemis du roi afin de pouvoir garder sa femme (2 S 11, 14-27a). Dans les deux cas, on trouve la même dissimulation hypocrite dans le chef du roi, un jeu que facilite la présence d'intermédiaires entre lui et son rival. Chaque fois aussi, à la racine du mensonge et de la violence meurtrière, il y a l'envie et la peur de perdre le pouvoir⁶¹. Mais là où Saül, dans sa maladie, s'y reprend à trois fois, pour échouer quand même au bout du compte, David, en pleine possession de ses moyens, réussit son coup à la première fois.

⁵⁸ STERNBERG, *The Poetics of Biblical Narrative*, p. 219-222. Dans les lignes qui suivent, je reprends ses réflexions. Le seul fait que le narrateur développe ce discours fictif – Joab parle au messager et il imagine une réaction que David n'aura pas – souligne son importance. Car, dans la mesure où il ne joue aucun rôle dans l'action, il fait fonction de clé de lecture. Du reste, son ton prolixe et volubile, qui tranche par rapport à un récit par ailleurs très économique, le signale clairement à l'attention du lecteur.

⁵⁹ Peut-on voir dans ce détail une allusion à la mort de Goliath achevée par David d'un coup d'épée après avoir été abattu par une pierre ?

⁶⁰ Le parallèle est brièvement évoqué par PRESTON, « The Heroism of Saul », p. 41, qui souligne le contraste : dans le cas de Saül, la décision est celle d'un esprit malade, tandis que David élabore froidement le scénario meurtrier. Voir aussi POLZIN, *Samuel and the Deuteronomist*, p. 263 (n. 45).

⁶¹ Voir à ce sujet GUNN, *The Story of King David*, p. 95-108 : pour lui, le fait de vouloir saisir (« grasping ») est fatal à la royauté qui est fondamentalement liée au don (« giving »).

Ainsi donc, dans le récit de la mort d'Urie, un faisceau d'allusions aux débuts de David semble indiquer que, dans cette affaire, David tue sa propre image de roi intègre pour devenir un roi comme Saül, un souverain fourbe et violent qui perd de ce fait toute légitimité. Ce qu'il avait obtenu en tuant Goliath avec bravoure, David le perd en assassinant lâchement Urie. Du reste, il avait abattu le Philistin devant tout le monde avec des armes de berger pour que tous sachent que le Seigneur était avec lui. C'est en secret qu'il élimine à présent son rival par la main de guerriers de sorte que nul ne sache qu'il est devenu un roi prédateur⁶². Mais cela n'a pas échappé au Dieu qu'il invoquait avant sa victoire sur Goliath, un Dieu qui ne tarde pas à lui faire savoir que la mort d'Urie signifie l'irréversible déchéance d'un tel roi.

L'histoire de Nathan, qui n'a rien d'une parabole pour celui qui l'entend⁶³, va ouvrir les yeux de David et lui révéler quel homme violent et sans cœur il est devenu (12, 1-4). Il s'agit d'ailleurs d'une histoire de bétail qui renvoie peut-être au contexte pastoral des débuts de David. Berger, celui-ci arrachait les brebis de la gueule des fauves. À présent qu'il est un riche propriétaire, c'est lui qui est devenu le voleur sans pitié qui n'épargne rien ni personne.

Ce n'est pas le lieu ici d'analyser en détail ce merveilleux passage. Il me suffira de renvoyer à la magnifique analyse de Robert Polzin⁶⁴ qui démonte avec précision l'éventail des sens possibles de la parabole dans son contexte. Suite à la présentation du cas, David condamne avec vigueur l'infamie⁶⁵ : « *il mérite la mort l'homme qui fait cela* ». À quoi Nathan répond : « *attâ ha'îs, c'est toi, l'homme !* » (v. 5-7). Mais quel homme ? interroge Polzin. Le pauvre, le riche, ou le voyageur, tous trois appelés *'îs* par Nathan (v. 4) ? Bien sûr, l'homme riche figure David, ce roi aux nombreuses femmes, qui a privé Urie de l'unique épouse qui vivait dans son intimité. Mais ce sens obvie, auquel s'applique le jugement de mort de David, n'est pas le seul possible⁶⁶. Ainsi, au début de la carrière de David, Dieu, le riche, a pris à Saül tout ce qu'il avait, à savoir la royauté, et il l'a donnée à son hôte, David. À présent, celui-ci connaît à son tour le sort de son prédécesseur : Dieu va lui prendre la royauté qui lui tient tant à cœur et le harem qui en symbolise la puissance, pour les donner à un autre qui vient. C'est du reste ce que précise la suite de l'oracle

⁶² GROS LOUIS, « King David of Israel », p. 22 et 28, souligne le contraste entre 1 S 17, 50 (« pas d'épée dans la main de David ») et 2 S 11, 25 (« l'épée mange ici et là » ; voir aussi 12, 12).

⁶³ Il est important de souligner que Nathan sollicite David comme juge à propos d'un cas que celui-ci considère comme réel. En ce sens, la LXX^L ajoute cette introduction au v. 1 : « Prononce-toi sur le cas que voici ». Mais en tant que reflet de l'affaire d'Urie, l'histoire est plus vraie que nature. Voir en ce sens FOKKELMAN, *King David*, p. 72, ou STERNBERG, *The Poetics of Biblical Narrative*, p. 429-430.

⁶⁴ Voir POLZIN, *David and the Deuteronomist*, p. 120-126, le paragraphe intitulé « Who Is the Rich Man ? ».

⁶⁵ Voir l'excellente analyse de la réaction de David par FOKKELMAN, *King David*, p. 76-78.

⁶⁶ Ce sens ne tient cependant pas compte de l'hôte du riche, pourtant mentionné trois fois comme « celui qui vient » (v. 4). Précisément, c'est lui que les deux autres lectures de la parabole mettent en valeur.

Nathan⁶⁷. Ainsi, on le voit, le *marshal* du prophète évoque de plus d'une façon la mort symbolique où le roi se précipite par sa faute.

Mais la finesse de Nathan est étonnante. Son astuce consiste à en appeler au roi juste et bon que David est resté – au demeurant, à la faveur de l'injustice commise envers Urie⁶⁸ – pour qu'il juge lui-même son forfait. Et la condamnation qu'il prononce est cinglante. Elle tient en cinq mots : *hê yhwh*, « par la vie du Seigneur », *ben-mawet ha'îs*, « fils de mort, l'homme ». Parce qu'il a fait cela, celui qui était roi par la grâce du Dieu vivant s'est voué à la mort. Désormais, il n'est plus qu'un « homme ». Son dernier acte en tant que roi légitime aura été de décréter, au nom du Seigneur, sa propre disgrâce.

3. *Prodromes de l'injustice de David (1 S 17–18)*

L'exposé qui précède peut donner à penser que, pour le narrateur de cette histoire, la vie de David est comme coupée en deux par l'affaire d'Urie qui la fait basculer d'un seul coup vers son déclin. En réalité, les choses sont plus complexes. À la lecture du récit dans son ensemble, on s'aperçoit en effet qu'en 2 S 11, le roi se laisse submerger par un penchant que l'on peut deviner en lui dès le début et qu'il partage avec tout être humain. C'est l'inclination à l'envie et le recours à ses acolytes que sont la dissimulation et la violence. Relisant attentivement le récit des premiers exploits du jeune héros, il n'est pas difficile d'y retrouver, à côté d'une indéniable grandeur d'âme et d'un courage plein de liberté, la trace d'une telle inclination.

La toute première parole de David révèle déjà une double tendance intérieure. Le jeune homme vient d'entendre parler de la récompense promise par le roi à celui qui vaincra Goliath. Il interroge les soldats à ce propos : « *Que fera-t-on à l'homme qui frappera ce Philistin et qui écartera la honte d'Israël ? Oui ! Qui est ce Philistin incirconcis pour couvrir de honte par un défi⁶⁹ les lignes du Dieu vivant ?* » (1 S 17, 26). Plus loin, David pose à nouveau la question et les soldats lui confirment les promesses de Saül (v. 30). Visiblement, les récompenses – la richesse, la main de la princesse et autres avantages – attirent le jeune homme. Sinon, demanderait-il par deux fois

⁶⁷ POLZIN, *David and the Deuteronomist*, p. 120-126, montre bien comment les paroles de Nathan aux v. 7b-12 déploient ces trois sens : elles rappellent d'abord le transfert de la royauté de Saül à David (v. 7b-8), puis dénoncent les crimes de David dans la présente affaire (v. 9 et 10b) avant de préciser enfin que David paiera sa faute en se faisant prendre par un autre ses femmes et ce qu'elle représentent (v. 11-12).

⁶⁸ Beaucoup notent le stratagème. Ainsi, W. ROTH, « You Are the Man : Structural Interactio in 2 Sam 13–20 », *Semeia* 8, 1977, p. 1-13 (p. 8) ; MCCARTER, *II Samuel*, p. 305, ou FOKKELMAN, *King David*, p. 78-81, dont l'analyse est une fois de plus remarquable. Cependant, ces auteurs ne précisent pas que, tout en restant le roi juste qu'il était, David ne peut l'être que dans la mesure où le peuple ignore ses vrais agissements. Du reste, l'énergie fougueuse que David met à se montrer juste reflète bien son désir d'oublier sa propre injustice. Un tel excès de justice cache mal l'excès d'injustice qu'il lui faut compenser. Voir Hugh S. PYPER, « The Enticement to Re-read : Repetition as Parody in 2 Samuel », *Biblical Interpretation* 1, 1993, p. 153-166 (p. 162-163).

⁶⁹ Par cette expression, je cherche à rendre un jeu entre deux mots d'une même racine, *herpâ*, « honte », et *herep*, « défier, insulter ».

confirmation de ce qu'il a entendu ? David n'échappe donc pas à l'envie, même s'il fait preuve en même temps d'un réel souci pour Israël et d'un attachement tout aussi réel à son Dieu. Dans ce qu'il dit par la suite (v. 36-37 et 45-47), ses préoccupations idéalistes l'emportent clairement sur l'intérêt pour la récompense. Il reste que l'insistance initiale sur celle-ci suggère d'emblée que les choses sont plus complexes qu'il n'y paraît et que les motivations de David sont sans doute mêlées, même s'il n'y a rien de mal à cela⁷⁰.

Au demeurant, Saül semble s'être aperçu de la chose. En effet, c'est sur cette envie, qu'il a dû deviner, qu'il s'appuie par deux fois pour tenter d'attirer son rival dans un piège mortel. Il fait miroiter devant lui l'espoir de devenir son gendre par mariage dans l'espoir de le voir tomber sous les coups des Philistins (18, 17.20-21), tandis que le jeune héros s'efforce maladroitement de masquer son intérêt pour une telle union (v. 18.23).

Pour en revenir au récit de la victoire sur Goliath, une curiosité éveille l'attention. Le verset 50, on l'a vu, constitue la conclusion du narrateur et le sommet du récit⁷¹ : « *Et David fut plus fort que le Philistin avec la fronde et la pierre ; il frappa le Philistin et il le mit à mort, mais d'épée, il n'y en avait pas dans la main de David* ». J'ai montré plus haut avec quelle force cette conclusion souligne que la victoire de David est bien celle d'un pasteur. Pourquoi alors le récit reprend-il au verset suivant pour ajouter que David court, s'arrête auprès du Philistin, prend son épée et la tire hors du fourreau pour le mettre à mort en lui coupant la tête (v. 51) ? Si le géant a déjà succombé, David n'en fait-il pas trop ? Et surtout, pourquoi ici utilise-t-il une arme auparavant dédaignée ?

Certes, la chose peut s'expliquer : David achève son ennemi mourant avec l'épée qu'il lui prend. Et s'il lui coupe la tête, c'est pour que les armées qui sont loin puissent constater la mort du champion, comme le laisse entendre la fin du verset 51⁷². De plus, il n'est pas sans portée symbolique que le guerrier Goliath périsse par sa propre épée, sans compter qu'il y a là une annonce de la mort de Saül dont les Philistins emmèneront la tête pour attester leur victoire (31, 4.9). Mais justement, Saül n'est pas tué par l'ennemi. Il se jette sur son épée, se donnant lui-même la mort. Tel n'est pas le cas avec Goliath que David décapite de sa propre main, cédant à l'attrait des armes de manière à pouvoir exhiber le signe évident de sa victoire.

C'est là qu'il en fait trop. Un détail du texte le souligne à sa manière. En effet, les mentions des armes guerrières dessinent dans le récit une sorte de mouvement de decrescendo : six pour le Philistin lorsqu'il se présente (v. 5-7),

⁷⁰ FOKKELMAN, *The Crossing Fates*, p. 161, repère bien les deux centres d'intérêt de David, mais sa tendance à idéaliser le personnage lui fait oublier l'aspect plus matériel des choses. GROS LOUIS, « King David of Israel », p. 22, suggère pour sa part que les motifs de David sont complexes.

⁷¹ Voir Hans W. HERTZBERG, *I & II Samuel. A Commentary*, London, SCM Press, coll. « Old Testament Library », 1964, p. 153 ; GOODING, « The David-Goliath Story », p. 69 ; CAQUOT-DE ROBERT, *Les livres de Samuel*, p. 210.

⁷² C'est l'explication que donne GOODING, « The David-Goliath Story », p. 69-70 et 77, mais aussi FOKKELMAN, *The Crossing Fates*, p. 187.

trois quand Saül revêt David de son équipement (v. 38-39) et trois autres que David remarque chez Goliath (v. 45), deux à la fin de son discours (v. 47), et enfin une seule épée, mais niée, pour mieux souligner le triomphe du pasteur sur le guerrier (v. 50)⁷³. Pourquoi alors reprendre l'épée pour se couvrir d'éclat à la face de tous ? Certes, rien là de répréhensible. Mais n'est-ce pas un signe de ce que David n'échappe pas complètement à la tentation de la logique du guerrier ?

Cette impression se confirme par la suite. Avec un anachronisme audacieux, le narrateur précise au verset 54 que David emmène la tête du Philistin à Jérusalem. D'une part, il y a là un signe positif. Car, pour le narrateur comme pour les lecteurs, Jérusalem est la capitale royale de David. Son évocation dans l'épilogue du récit est une façon aussi originale que frappante de souligner que c'est bien cette victoire qui rend David digne de régner à Jérusalem. Mais d'autre part, ce ne sont ni la fronde ni le bâton qui font signe ici. C'est la tête de Goliath. Et le signe est éloquent. Car s'il rappelle que c'est en berger que David est devenu roi, il signale aussi qu'à l'instant même où il se montrait digne de l'être, il était déjà guetté par la tentation de la violence gratuite étroitement liée à la recherche d'une vaine gloire.

Ensuite, son trophée sanglant à la main, David est amené par Abner devant Saül (v. 57). À ce moment, Jonathan se lie à lui et lui remet le manteau qui symbolise la royauté. Mais il lui donne aussi son équipement militaire : sur la tunique, épée, arc et ceinturon (18, 4). Certes, David ne s'en revêt pas sur le champ. En outre, ces armes sont celles d'un preux qui les a utilisées à bon escient, pour combattre les guerres du Seigneur et libérer Israël (1 S 13-14). Mais David ne les refuse pas, alors qu'il avait repoussé celles de Saül au moment d'affronter Goliath⁷⁴. Le signe est discret, je l'admets. Mais ne témoigne-t-il pas de la même ambiguïté présente dès ce moment chez David ?

D'ailleurs, la suite illustre bien l'usage que le jeune capitaine fait de ses armes. D'un côté, grâce à elle, il vole de succès en succès et assure la liberté de son peuple tout en gagnant son amitié. Mais il les utilise aussi pour exterminer deux cents Philistins afin de payer de leurs prépuces l'honneur de devenir le gendre du roi (18, 27). Cette scène est révélatrice, d'ailleurs. Le narrateur montre Saül tendant un traquenard à David (18, 21). Celui-ci se laisse appâter mais le piège ne se referme pas sur lui. Aussi, Saül échoue-t-il lamentablement puisque ce qui devait écarter David à tout jamais le rapproche encore un peu plus du but.

Mais le roi n'échoue pas sur toute la ligne. Car un piège en cache souvent un autre et Saül a au moins réussi une chose : user de l'envie que David avait de devenir son gendre pour l'entraîner dans une logique de force et d'escalade

⁷³ La série est organisée selon le principe de la concaténation : casque-cuirasse-jambières-dard-lance-bouclier ; casque-cuirasse-épée ; épée-lance-dard ; épée-lance... et enfin épée seule. J'adapte ici une idée de FOKKELMAN, *The Crossing Fates*, p. 187, qui parle d'une « vanishing series » se terminant de manière négative. À propos du v. 51, il souligne seulement le contraste intentionnel qui oppose le manque d'épée chez David et l'épée du Philistin qui le tue (p. 189). Mais son idéalisation de David l'empêche de voir que c'est celui-ci qui manipule cette épée.

⁷⁴ FOKKELMAN, *The Crossing Fates*, p. 198-199, souligne bien cet aspect des choses.

de la violence. Bref, il a réussi à faire de lui un guerrier. Car la victoire sur Goliath aurait pu suffire pour obtenir la main de la princesse. Mais au lieu de réclamer la récompense promise, le sauveur d'hier préfère entrer dans les ruses perverses d'un paranoïaque. Ce n'est pas tout. Cent prépuces auraient suffi à démontrer que David était à même de réduire les Philistins à l'impuissance. Il en ramène cent de plus. Sa victoire est éclatante. Et en humiliant le roi, elle donne au vainqueur la certitude que, cette fois, ne lui échappera pas la femme grâce à qui sa propre puissance devrait redoubler. Déjà là, sexe et violence sont liés dans le chef de David, même si la perfidie de Saül et la nécessité de lui résister atténuent la visibilité et la portée d'un tel état de fait⁷⁵. En ce sens, il est temps que David s'enfuit de la cour pour échapper au mauvais esprit qui anime Saül.

Dans la suite du récit, David réussit à contenir sa propension à l'envie de sorte qu'elle ne verse pas dans l'inhumain. Certes, le vainqueur de Goliath n'est pas un ange. Mais la générosité et la loyauté qui sont les siennes représentent un contrepoids qui équilibre la ruse et la dureté dont il peut difficilement faire l'économie vu son état de fugitif traqué d'abord, puis de prétendant à un trône qui fait des envieux⁷⁶. Il faudrait relire ici tout le récit, de l'onction à Bethléem en 1 S 16 à la montée décisive sur le trône en 2 S 5. On pourrait y montrer comment le personnage de David se construit peu à peu en maintenant la tension entre son envie de monter sur le trône et sa loyauté envers Saül et les tribus d'Israël et Juda. Doué de réelles qualités humaines, mais aussi d'un flair politique peu commun, le David du récit parvient à ne pas sombrer dans la violence gratuite. Habilement, il laisse à d'autres le soin d'exécuter les sales besognes en fonction de ce que leur dictent leur envie et leur jalousie revancharde. Il sait même à l'occasion en tirer profiter à bon

⁷⁵ Ceci explique que la plupart des commentateurs ne voient que l'aspect positif de ces récits : voir en particulier FOKKELMAN, *The Crossing Fates*, p. 237-248, et COSTACURTA, *Con la cetra e con la fionda*, p. 107-109. Seul POLZIN, *Samuel and the Deuteronomist*, p. 176-181, jette une ombre de soupçon sur le personnage en soulignant le silence où il se cache. À cet égard, il est utile de noter la position du Seigneur dans le récit concernant le mariage de David (18, 17-30). Seul Saül en parle au début pour inviter David à « combattre les combats du Seigneur » (v. 17). Mais cette mention de Dieu fait partie de la ruse, dans la mesure où les luttes que David aura à mener pour épouser la fille du roi n'ont rien à voir avec la libération du peuple de Dieu. En fin d'épisode (v. 28) le narrateur répète bien, comme deux fois auparavant, que « le Seigneur est avec David ». Mais cette fois, il ne prend plus la responsabilité de l'affirmer lui-même. Il ne fait que refléter le point de vue de Saül (« Saül vit et comprit que le Seigneur... ») qui soupçonne la présence du Seigneur derrière l'exploit de son rival. Mais le point de vue d'un malade peut-il faire autorité ? Car, si la première fois, le narrateur prenait sur lui de confirmer les vues du roi (v. 12 : point de vue de Saül, confirmé par le narrateur au v. 14), cette fois-ci, il s'en garde bien. Le contraste signifie sans doute que, pour le narrateur, Dieu n'a rien à voir dans cette histoire de sexe et de sang.

⁷⁶ Voir David D. MARCUS, « David the Deceiver and David the Dupe », *Prooftexts* 6, 1986, p. 163-171 (cité par POLZIN, *Samuel and the Deuteronomist*, p. 256) : « Quand David entame sa carrière, ses initiatives pour duper les autres ou pour contrer leurs ruses rencontrent le succès. C'est seulement lorsqu'il est au sommet de son pouvoir, et après l'affaire Bethsabée que sa chance tourne sur ce point. » (p. 167, je traduis).

escent, tout en y mettant la manière, comme lorsqu'il reçoit l'annonce des morts de Saül (2 S 1), d'Abner (3, 31-39) et d'Ishboset (4, 8-12)⁷⁷.

4. Conclusion : la leçon d'Abigaïl (1 S 25)

David parvient donc à garder un subtil équilibre en contenant son envie et sa violence – en témoignent les deux scènes où il épargne Saül lorsqu'il est à sa merci (1 S 24 et 26)⁷⁸. Mais l'équilibre est par définition un état instable, et il s'en faut parfois de peu pour que tout bascule dans la violence. À ce sujet, le récit de Nabal et Abigaïl en 1 S 25 est un exemple symptomatique qui mérite d'être signalé brièvement car il n'est pas sans lien avec les deux histoires qui ont servi de base à cette étude. Le triangle d'acteurs est semblable : David, un homme qui meurt de mort violente (Nabal, comme Goliath et Urie) et une femme que David épouse (Abigaïl, comme Mikal et Bethsabée)⁷⁹.

Avec Nabal, les choses ne se passent pas comme avec Urie. Certes, c'est suite à l'annonce de la mort du mari que David envoie prendre la femme pour l'épouser⁸⁰. Mais la mort n'est pas la même. Plus tard, David n'hésitera pas à liquider Urie pour couvrir l'injustice dont il s'est rendu coupable envers lui en couchant avec sa femme. Ici, il renonce à se venger en tuant l'homme qui l'a offensé, quand la femme de celui-ci s'interpose. C'est frappé par le Seigneur

⁷⁷ Ceci est vrai en particulier pour les événements entourant la succession de Saül (2 S 1-4). Les gens obscurs qui cherchent à se faire bien voir en tuant les adversaires potentiels de David sont mis à mort (1, 1-16 ; 4, 1-12). Quand Abner et Joab règlent leurs comptes personnels par la ruse ou la violence (2, 19-32 ; 3, 6-39), David se montre profondément indigné et choqué, mais il ne châtie pas les coupables. Aussi, le côté ostentatoire de ses réactions révèle, dans la mesure même où il cherche à la cacher, la secrète satisfaction de David de voir les choses s'arranger sans qu'il ait à tremper ses mains dans le sang. Voir encore 1 S 21, 1-10 ; 24 et 26 ; 27 et 30. À ce sujet, voir l'approche pleine d'intérêt et de nuance de POLZIN, *Samuel and the Deuteronomist*, p. 187-204, et *David and the Deuteronomist*, p. 1-53.

⁷⁸ Dans ces deux scènes, les motifs qu'a David pour épargner Saül peuvent être de deux ordres. D'une part, il respecte de Saül en tant que roi, mais peut-être aussi en tant qu'homme car il le sait profondément blessé par le rejet dont il est victime. Ce faisant, il refuse de s'emparer d'une royauté qu'il attend de recevoir. D'autre part, il ne faut pas oublier que David est lui-même le oint du Seigneur, et qu'en épargnant le premier oint, il inculque à ses hommes le respect de lui-même. Du même coup, il se garde de poser des gestes qui pourraient lui être reprochés plus tard, forçant ainsi le respect pour son honnêteté. Mais celle-ci n'est-elle pas aussi habileté ? Voir en ce sens, POLZIN, *Samuel and the Deuteronomist*, p. 206-207 et 210-212.

⁷⁹ Le rapprochement entre 1 S 25 et 2 S 11 est également relevé par LEVENSON, « 1 Samuel 25 as Literature and History », p. 23-24, et BAILEY, *David in Love and War*, p. 87-88. Soulignant l'importance politique des mariages de David, ce dernier évoque également la figure de Mikal, en lien avec 1 S 19.

⁸⁰ Des expressions semblables rapprochent les deux textes : après David, Bethsabée apprend la mort d'Urie (2 S 11, 26) comme David apprend celle de Nabal (1 S 25, 39). Ensuite, après l'envoi d'intermédiaires, la femme devient l'épouse de David (1 S 25, 42 et 2 S 11, 27a). LEVENSON, « 1 Samuel 25 as Literature and History », p. 23, 1 S 25 anticipe en quelque sorte 2 S 11 (« Just as Abigail feared, David's shedding of innocent blood was to be his downfall. The David whom we glimpsed ominously but momentarily in 1 Samuel 25 dominates the pivotal episode of Bathseba and Uriah. »). Voir aussi POLZIN, *Samuel and the Deuteronomist*, p. 269 (n. 15).

que meurt Nabal – le riche propriétaire qui annonce celui de la parabole de Nathan – comme mourra plus tard l'enfant de l'adultère⁸¹.

Or, pour David, l'enjeu du renoncement à la violence dans l'affaire de Nabal n'est autre que la légitimité royale. Lorsqu'Abigaïl tente de le raisonner, c'est cet argument qu'elle met en avant (1 S 25, 28). La stabilité de la future maison royale, dit-elle, est liée à un usage discret de la violence. S'il s'agit de mener les guerres du Seigneur pour la liberté d'Israël, une violence est permise. Elle ne l'est pas en revanche si elle consiste à faire le mal, c'est-à-dire à ceindre l'épée de la vengeance et à tuer à son propre profit (v. 13 ; voir v. 22 et 34).

Et Abigaïl rappelle à David où est son véritable intérêt : « *Si un homme, dit-elle, se lève pour te poursuivre et attenter à ton être, Monseigneur, ton être sera ensaché dans le sachet de la vie avec l'Éternel ton Dieu,*⁸², *tandis que l'être de tes ennemis, il le frondera au loin, du creux de la fronde. Et lorsque l'Éternel aura agi pour toi, Monseigneur, selon tout le bien dont il a parlé à ton sujet et qu'il t'aura ordonné chef sur Israël, cela ne deviendra pas pour toi, Monseigneur, un sujet de trouble ni un remords de conscience d'avoir inutilement versé le sang et d'avoir, Monseigneur, vaincu à ton profit.* » (v. 29-31a) Grâce à l'image du sac et de la fronde, mise en évidence par la répétition de mots, ces propos de la femme avisée renvoient clairement David à sa victoire sur Goliath⁸³. Ce n'est pas à son propre profit qu'il avait alors affronté le géant et l'avait abattu d'un coup de fronde. L'envie n'était pas le moteur de la violence qu'il avait déployée pour le salut des siens. À présent, se détourner de cette voie, ce serait verser dans le mal et risquer de compromettre gravement sa légitimité de roi désigné par Dieu⁸⁴. Car cela reviendrait à substituer à la loi son seul désir, voire sa seule envie.

Du reste, tant que David s'abstient de ce type de violence, une parole suffit à faire mourir le coupable. C'est ainsi que Nabal meurt lorsqu'il entend Abigaïl lui rapporter son contact avec David : « *Et sa femme lui relata toutes ces paroles (d'barîm), et son cœur mourut en lui, et lui devint une pierre* » (v. 38). Cette curieuse mention de la pierre pourrait être là pour compléter l'allusion à l'histoire de Goliath : comme Abigaïl l'avait annoncé, l'ennemi de David est catapulté par Dieu dans la mort, comme on lance une pierre de fronde⁸⁵. À ce point, on perçoit mieux encore ce qui se passe dans l'affaire

⁸¹ Le scénario est similaire : une maladie brève mais violente (10 jours pour Nabal, 7 pour l'enfant) est suivie d'une mort dont le Seigneur est l'agent (*wayyiggop yhw'et-X wayyamot*, « et le Seigneur frappa X et il mourut », 1 S 25, 38b et 2 S 12, 15b.18a).

⁸² Je traduis ainsi le Tétragramme par souci de clarté. Pour la même raison, j'évite le chassé-croisé incessant entre 2^e et 3^e pers. à propos de David, tout en maintenant le titre de « Monseigneur » à chacune de ses occurrences.

⁸³ En ce sens, voir GARSIEL, *The First Book of Samuel*, p. 130 ; FOKKELMAN, *The Crossing Fates*, p. 508 (et plus largement son analyse de la parole de la femme, p. 503-511) ; POLZIN, *Samuel and the Deuteronomist*, p. 211.

⁸⁴ Pour ce sens du mot *nagîd*, « chef », voir WÉNIN, *Samuel et l'instauration de la monarchie*, p. 178, et les notes p. 360-361.

⁸⁵ Ainsi, FOKKELMAN, *The Crossing Fates*, p. 521 ; POLZIN, *Samuel and the Deuteronomist*, p. 212.

d'Urie. David y tombe dans le type de violence qu'Abigaïl avait réussi à contenir chez lui. Il devient comme le riche propriétaire qui fait de son désir la loi de son agir. Aussi n'est-il pas étonnant que, d'un mot – « C'est toi, l'homme » –, David perde sa légitimité royale et qu'il soit ainsi sanctionné par le Seigneur. Certes, de même que Nabal ne meurt pas sur le champ, David non plus ne dégringole pas du trône subitement. Mais désormais, il est en sursis.

CONCLUSION

Je voudrais conclure par deux considérations générales. La première concerne la figure de David dans les livres de Samuel. L'image que l'on se fait de lui, probablement sous l'influence d'autres livres bibliques qui subliment son personnage, est souvent celle du monarque idéal. La réalité du récit est bien plus complexe et le portrait qui s'en dégage bien plus nuancé. C'est celui d'un homme pris dans les situations épineuses que toute position de pouvoir entraîne inévitablement. Il est ainsi contraint de naviguer à vue dans un monde où le pouvoir suscite les envies et les mensonges, attise les mépris et les peurs, charrie dans son sillage haines et violences. Dans un tel monde, les choix sont souvent difficiles, et il faut avouer que David s'en tire plutôt bien. En contenant au mieux la convoitise et la violence qui sont en lui, il réussit à se tenir le plus possible à l'écart des gens sanguinaires qui l'entourent. Et lorsque lui-même finit par se laisser gagner par le jeu des Saül, Joab, Ishboshèt ou autres Hanoun, certes, il se disqualifie comme roi. Mais l'homme ne perd pas sa grandeur d'âme et ce n'est pas sans dignité qu'il affronte les conséquences de ses fautes.

Au total, c'est un tableau plutôt réaliste que le narrateur nous présente de la figure de David. Mais, et c'est ici ma seconde conclusion, précisément parce que, malgré son caractère stylisé, le récit ne manque pas de réalisme, il peut alimenter une réflexion sur le pouvoir. Car le récit donne à penser sur les circonstances difficiles de toute pratique du pouvoir, sur les contradictions qu'il faut affronter et les pièges qu'il s'agit d'éviter, sur ce qui lui permet de s'épanouir ou au contraire en précipite la perte. Mais le récit ouvre aussi la voie à une réflexion proprement théologique sur cette question du pouvoir. En effet, non seulement il raconte comment le Dieu d'Israël s'inscrit dans une telle histoire, mais aussi comment les acteurs utilisent son nom soit pour appuyer une conduite droite, soit pour couvrir leurs manigances et leurs excès. Mais il faut prendre garde à ne pas sacraliser la position théologique du narrateur. Car c'est bien sa vision de Dieu qu'il inscrit dans son récit. Mais parce qu'il l'inscrit, il invite le lecteur à ne pas faire l'économie de cette dimension fondamentale de la question. Et sa manière à lui de raconter Dieu face aux pouvoirs des hommes pousse le lecteur à mettre en question ses propres représentations de Dieu ainsi que sa façon de penser et de vivre la relation entre le pouvoir et l'absolu.